

VENDREDI 3 JUIN 2005

## LITTÉRATURES

Guy Tournaye ;  
Jeanne Benameur ;  
Paul Gadenne ;  
Rodrigo Rey Rosa ;  
une saga islandaise  
pages III et IV

## ÉDITION

Les vingt-cinq ans du  
« Domaine étranger »  
de 10/18 ;  
Pocket publiée en  
anglais, sur livre et CD  
page V

## BANDES DESSINÉES

Le vingt-huitième  
album de Blueberry ;  
« Le Vol du corbeau »,  
de Jean-Pierre Gibrat ;  
« Rwanda 1994 »  
page VI



## FICTIONS ET DOCUMENTS

### TÉMOIGNAGES D'ALGÉRIE

« Parti pris » : Malika Mokeddem,  
Leïla Marouane et Leïla Sebbar ;  
Germaine Tillion ;  
rencontre avec Antoine Prost  
pages III, VII et VIII

# Kafka, masse et puissance

Avec « K. », lecture attentive et inspirée du « Procès » et du « Château », Roberto Calasso cherche moins à s'inscrire dans la lignée des exégètes du grand écrivain pragois qu'à dévoiler la « matière obscure » dont son œuvre est née

■ Patrick Kéchichian



Illustration de Robert Crumb tirée de « Kafka », de Robert Crumb et David Zane Mairowitz (Actes Sud, 1996).

l'angoisse qui saisit tout lecteur de Kafka, les exégètes ont donné une foule de noms possibles. A partir de leurs interprétations, cette angoisse était comme identifiée, canalisée. On pouvait reprendre sa lecture, non pas apaisé, mais confiant dans les capacités de l'intelligence. C'était donc cela que la fable du grand écrivain pragois (1883-1924), maître du fantastique métaphysique, signifiait : notre solitude infinie, la désertion de Dieu, la société livrée à la folie bureaucratique, l'homme opprimé par l'homme, la montée en puissance des bourreaux... Dans les ténèbres, un peu de lumière filtrait sur le projet de Kafka : en forçant le trait, en laissant aller sa cauchemardesque imagination, il voulait nous mettre en garde contre la montée de tous les périls, intérieurs et extérieurs.

Sans s'interdire des incursions dans l'ensemble de l'œuvre de Kafka, Roberto Calasso s'intéresse surtout – avec une attention et un souci textuel remarquables – aux deux grands romans, *Le Procès* (écrit en 1914) et *Le Château* (roman inachevé datant de 1922). Dans le premier, Joseph K. est la victime d'une procédure implacable et d'une terrifiante condamnation. Dans le second, K., l'arpenteur, affronte l'administration tentaculaire du Château. « *Au Château (...)* c'est le pur passage du temps qui est le jugement. » Dans les deux histoires, il est question d'une « cause perdue », d'un « tribunal invisible », d'une « élection ».

Roberto Calasso ne s'inscrit pas dans la lignée des exégètes de Kafka, mais invente son propre mode de lecture. Son geste critique ne discute, n'invalide ou ne conteste aucune des interprétations qui ont pu être données de Kafka et qui d'ailleurs, dans tout le livre, ne sont ni citées ni invoquées. Le propos de Calasso n'est certes pas d'illustrer une nouvelle théorie de la critique. Mais rien ne nous empêche de souligner la singularité et l'audace de son pas de côté par rapport aux usages en vigueur de cette critique. Très distinctement, il ne s'agit pas de se placer à l'égard de l'œuvre étudiée dans la position de celui qui sait, comprend, domine... Il faut au contraire devenir ce lecteur qui se dépouille, s'efface, lit ligne à ligne et finalement, au lieu de claironner ses conclusions, s'estime compris par l'œuvre. Même si le mot n'est pas prononcé, même si aucune protestation n'est faite en ce sens, c'est bien de gratitude qu'il s'agit. Gratitude qui donne à l'œuvre critique toute sa noblesse, sa profonde nécessité.

« Kafka, affirme Roberto Calasso dans le premier chapitre de son livre, ne peut être compris si on ne le prend pas à la lettre. » La phrase qui suit précise que cette « lettre doit être saisie dans toute sa puissance et dans l'ampleur de ses implications ». Tout est dit, ici, de la méthode : la lettre, rien que la lettre du texte, mais renvoyée, « saisie » dans cette « puissance » qui la porte jusqu'aux confins de notre entendement. De fait, chaque page du *Procès* et du *Château* est à la fois terriblement minutieuse et révélatrice d'une masse indistincte de force, innommée, mystérieuse, sous laquelle, ou en fonction de laquelle, agit et pâtit le héros.

Dans le même chapitre, ces lignes essentielles, d'une clarté sans concession : « *Kafka parle d'un monde qui précède toute séparation et dénomination. Ce n'est pas un monde sacré ou divin, ni un monde que le sacré ou le divin auraient abandonné. C'est un monde qui doit encore les reconnaître, les distinguer du reste. Ou qui ne sait plus les reconnaître, les distinguer du reste. Il n'y a*



ILLUSTRATIONS ROBERT CRUMB, 1993

qu'un assemblage, qui est seulement puissance. Le bien dans sa plénitude, mais aussi le mal dans sa plénitude, s'y compénétrant. L'objet sur lequel Kafka écrit est la masse de la puissance qui n'est pas encore dissociée, différenciée en ses éléments... »

Ce que Calasso tente donc d'analyser, c'est la nature de cette masse et des forces qui la traversent. Pour ce faire, il refuse toute interprétation symbolique, toute « métaphorisation » du texte qui voudrait lui faire signifier quelque chose... au-delà de sa lettre. *Le Procès* et *Le Château* ne sont pas des paraboles... Bonne nouvelle !

Aux yeux de Calasso, les histoires de Kafka ne recèlent donc pas un message que l'auteur aurait voulu dissimuler au détour d'une intrigue. En même temps, par leur étrangeté, par les questions innombrables qu'elles soulèvent, elles sont propres à susciter le « tourment d'un commentaire sans fin », que l'auteur de *K.* compare à celui des talmudistes. Ce « tourment », sous la plume de l'essayiste, devient aussitôt une jubilation, une fièvre, un vertige, et finalement une connaissance. Pour cela, il ne faut pas prétendre surplomber l'univers de Kafka, mais y pénétrer, dans la crainte et le tremblement. Et puisque aucun plan n'existe de ces contrées, il faut soi-même s'en faire le guide extasié.

Sa « substance narrative », Kafka va la chercher dans un monde originelle et un chaos trop profonds pour que nos catégories ordinaires puissent l'éclairer. L'auteur note également qu'un « point mystérieux entre tous » détermine, dans les récits de Kafka, une « bifurcation » et une « prolifération » de la narration, qui reste pourtant « la même histoire ». Dans cette puissance, cette complexité et cette ampleur, passe le « souffle de toute mythologie ».

En mettant à contribution, comme il l'a souvent fait dans ses livres précédents, la philosophie védique et l'univers d'images qu'elle a suscité, Roberto Calasso cherche moins à soustraire Kafka à son monde naturel (la culture juive de la vieille Europe) qu'à démontrer combien son œuvre l'a entraîné, et ses lecteurs avec lui, loin des modèles connus, au temps où les dieux et les démons ne s'étaient pas encore séparés, au cœur de ce « dépôt de matière obscure », de cette « masse de la puissance qui n'est pas encore dissociée ».

Il n'est pas illégitime de rapprocher du livre admirable de Roberto Calasso le roman de Christian Dufourquet, *Franz et Mania*, qui fait parler Kafka et Mania Tchissik,

une actrice du Théâtre yiddish, amoureuxment (et bizarrement) mentionnée par l'écrivain dans son *Journal* en novembre 1911. La hardiesse de la démarche du romancier – qui contourne heureusement les impasses du roman biographique – n'est pas moindre, dans son ordre, que celle de l'essayiste. La langue très belle et intense de Christian Dufourquet restitue, par l'intuition, quelque chose du grand drame kafkaïen, mais dans ses aspects les plus immédiats. Loin de la Loi, des tribunaux et des châteaux.

(1) Postface de Guy Petitdemange. Ed. Maurice Nadeau, 110 p., 16 €.

**K.**  
de Roberto Calasso.  
Traduit de l'italien par  
Jean-Paul Manganaro,  
Gallimard, « Du monde entier »,  
382 p., 19,50 €.

## APARTÉ

### « Nos » Grecs ?

DANS ses *Instructions* de 1890, l'historien Ernest Lavisse fixait à l'école un credo capital : « Notre histoire commence avec les Grecs. » Au terme d'un siècle d'affirmation nationale qui mobilisa l'histoire, pour la peine érigée en « science ». Objectif de la « grande nation » : cautionner l'invention de sa propre genèse et poser l'axiome d'une civilisation incomparable. Au double risque d'une prétendue supériorité et d'une impossible mise en perspective.

Peut-on, de fait, envisager les Grecs comme une tribu parmi d'autres ? C'est le pari que s'est fixé le philologue Marcel Détiéne, compagnon de Vernant et de Vidal-Naquet dans leur re-visitation des mythes antiques. Osant une synthèse « anthropologie comparée de la Grèce ancienne » (1), ce passe-frontières, dont la pertinence n'égale que l'impertinence, a déjà souvent tenté de déciller le regard occidental aveuglé par le « miracle grec », matrice absolue puisque en serait issu notre goût de l'universel, avec la triple invention de la liberté, du politique et de la philosophie.

Philippe-Jean Catinchi  
Lire la suite page VIII

(1) *Les Grecs et nous* (Perrin, « Pour l'Histoire », 224 p., 19 €).

## Monde chrétien et monde musulman quel enjeu de civilisation ?

**1** Les Chrétiens en Terre d'islam

**2** Chiites et Sunnites

**3** « Les clés de l'info »

NUMÉRO DE JUIN - CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

## Calasso, lecteur encyclopédique

Roberto Calasso est né en 1941 à Florence. Depuis 1971, il dirige, à Milan, les éditions Adelphi, dont le catalogue compte environ 2 000 titres, aussi bien dans le domaine italien que dans celui des littératures étrangères. « *J'essaie de ne publier que des livres que j'aimerais lire* », précisait ce lecteur encyclopédique, dont l'œuvre témoigne d'une ampleur et d'une profondeur de vue rares. *K* est le quatrième volet d'une suite d'essais littéraires qui comprend *Les Ruines de Kasch* (Gallimard, 1987), *Les Noces de Cadmos et Harmonie* (Gallimard, 1991) et « Folio » et *Ka*, sur la mythologie indienne (Gallimard, 2000). Citons aussi *La Littérature et les Dieux* (Gallimard, 2002).

## L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **CHANTELIVRE S'OUVRE À LA LITTÉRATURE GÉNÉRALE.** La librairie pour la jeunesse de la rue de Sèvres à Paris (6<sup>e</sup>) a ouvert un espace à la littérature générale, plutôt orienté vers les adultes. L'organisation est voulue par tranche d'âge : les tables sont déployées à l'entrée de la librairie, devant les travées qui accueillent les ouvrages pour adolescents qui précèdent celles pour les enfants, les petits et les tout-petits : « *Les premiers clients de Chantelivre, qui a été ouverte en 1974, sont devenus des adultes, explique Jean Delas, directeur général de l'École des Loisirs, et gérant de Chantelivre. Je pense que le temps est passé où les livres pour les enfants doivent être enfermés dans un espace qui leur est exclusivement destiné. Nous avons réduit l'espace jeunesse mais nous n'avons pas réduit l'offre.* »

■ **UN NOUVEAU PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE AUX ÉDITIONS DU CERF.** Eric de Clermont-Tonnerre prend la présidence du directoire des éditions du Cerf, a indiqué un communiqué, mercredi 18 mai. Il remplace Nicolas-Jean Sed, directeur éditorial de la maison depuis 1995. Les deux frères dominicains composent le directoire des éditions du Cerf.

■ **RENTRÉE.** Les éditrices Joëlle Losfeld et Sabine Wespieser ont annoncé qu'elles allaient s'associer pour présenter leurs rentrées littéraires aux libraires lors d'une tournée qui les mènera, jusqu'au 4 juillet, à Lyon, Marseille, Bordeaux et Toulouse.

■ **PRIX.** Le **prix Nice-Baie des Angers**, doté de 7 600 €, a été attribué à Eric Fottorino pour *Korsakov* (Gallimard). Le **prix François-Furet** a été décerné à Olivier Remaud pour *Les Archives de l'humanité. Essai sur la philosophie de Vico* (Seuil). Orly Castel-Bloom et Philippe Grimbert sont les lauréats du **prix Wizo** pour, respectivement, *Parcelles humaines* (Actes Sud) et *Un secret* (Grasset). Le **prix Alain-Fournier** est revenu à Karine Mazloumian, pour *Tanguer* (Plon). Le **prix Edouard-Carlier** a été remis à Bernard Frank pour son recueil de chroniques *Les Rues de ma vie* (Le Dilettante). Christine Jordis est la lauréate du **prix Valéry-Larbaud** avec *Une passion française* (Seuil). Le **prix Roger-Nimier** a été décerné à Bernard Chapuis pour *La Vie parlée* (Stock). Le **prix du livre Europe 1** est revenu à Serge Raffy pour *La Piste andalouse* (éd. Calmann-Lévy). Le **prix Marguerite-Duras** à Colette Fellous pour *Aujourd'hui* (Gallimard). Claude Riehl a reçu le **prix de la traduction Gérard de Nerval** pour sa traduction d'*On a marché sur la Lande* d'Arno Schmidt (éd. Tristram) et l'ensemble de son œuvre.

## À L'ÉTRANGER

■ **LA LIBRAIRIE FRANÇAISE DE ROME FÊTE SON CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE.** Créée à l'initiative du philosophe et ambassadeur (au Vatican) Jacques Maritain comme une oasis des lettres françaises au cœur de la Ville éternelle, la petite boutique s'est imposée, depuis 1955, comme le point de ralliement des assoiffés de culture francophone. Complémentaire du Centre culturel Saint-Louis des Français et des 6 000 volumes de sa bibliothèque, cette librairie générale était une filiale de La Procure jusqu'en 2000. Depuis, elle a été reprise par son directeur, Jean-Claude Genin, mais conserve un contrat de franchise avec la librairie parisienne, rattachée au groupe Le Monde. La librairie reçoit régulièrement des auteurs. Pour son cinquantenaire, elle a organisé un concours de nouvelles ouvert aux Français de Rome, mais aussi aux Italiens francophones. Ces derniers représentent les deux tiers de la clientèle. – (Corresp.)

■ **GRANDE-BRETAGNE.** Soixante-dix enfants doivent assister, le 16 juillet, au lancement du sixième tome des aventures de Harry Potter, au château d'Edimbourg, en Écosse, en compagnie de Joanne K. Rowling, a indiqué son éditeur britannique, Bloomsbury. Les enfants, âgés de 8 à 16 ans, pourront écouter, à partir de minuit et une minute, l'auteur de *Harry Potter et le Prince de sang mêlé* lire une partie du livre, puis ils recevront un exemplaire dédié. Les enfants seront notamment sélectionnés par soixante-dix journaux du Royaume-Uni, d'Irlande, du Canada, de Nouvelle-Zélande et d'Afrique du Sud, à travers des concours qui ont débuté le 14 mai.

■ **RECTIFICATIF.** Le sous-titre du livre de Sylvain Cypel, *Les Emmurés*, dont Pierre Vidal-Naquet a rendu compte (« Le Monde des Livres » du 20 mai), n'est pas « *La dérive suicidaire de la société israélienne* », mais « *La société israélienne dans l'impasse* ».

LE NET LITTÉRAIRE AVEC  
Le Monde.fr

Chaque semaine, « lemonde.fr » propose aux lecteurs du « Monde des livres », la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

## Sur les traces d'Albert Cohen

<http://www.myriam-champigny.com/>  
<http://anseis.free.fr/maitrise/>  
<http://www.atelieralbertcohen.org/>

LE SITE commence ainsi : « Myriam Champigny, née à Marseille en 1921. Enfance à Genève, adolescence à Paris, jeunesse à Londres pendant la guerre de 1940. Retour en France en 1946. A partir de 1950, vie aux États-Unis. En 1969, retour en Europe accompagnée de mes onze chats américains... Un peu plus loin, cela s'éclaire : « Ces cinq ou six "tranches de vie" ont été bien différentes les unes des autres : les lieux, les âges, les circonstances... »

Peut-être la période la plus mémorable a-t-elle été celle où, avec mon père, Albert Cohen, nous avons dû quitter la France. » Myriam Champigny est la fille de l'auteur de *Mangeclous* et de *Belle du Seigneur*. De son site émane un charme désuet, une douceur difficile à identifier. Elle y parle de son père, de ses chats et d'elle-même. Elle revient sur cet écrivain qui, dit-on, dictait ses textes et, surtout, sur l'homme, le séducteur. Il s'agit là d'un curieux lieu de mémoire.

Pour rester dans la séduction, on trouve en ligne ce mémoire de maîtrise sur *L'Identité sexuelle dans l'œuvre d'Albert Cohen*, proposée par Sara Nguyen, alors étudiante à Paris-IV. La première partie s'intitule « Belle du Seigneur et le roman de gare : la lecture ambivalente ».

Enfin, l'atelier Albert-Cohen, né en 1988 dans le sillage du premier colloque sur l'écrivain suisse, constitue le site de référence sur l'auteur, avec toutes les informations : bibliographies, colloques, comptes rendus d'ouvrages, etc. Tout cela nous rappelle le superbe texte, malheureusement introuvable en ligne, que Frédéric Dard avait consacré à son ami Albert Cohen dans un quotidien suisse après sa mort.

## Climat morose en librairie

Après quatre années de hausse, les ventes de livres ont diminué de 2,5 % au premier semestre par rapport à la même période de 2004

Il se sont vendus comme des petits pains, mais cela n'a pas été suffisant : malgré le succès des ouvrages sur la Constitution européenne, malgré celui de *Da Vinci Code* ou, dans une moindre mesure, des titres de et sur Jean Paul II et Benoît XVI, les ventes en librairie reculent depuis janvier. Le tableau de bord issu d'une enquête *Livres Hebdo*1 + C livré par l'hebdomadaire professionnel le 27 mai indique, pour le premier trimestre 2005, une baisse de 2,5 % par rapport au premier trimestre 2004, en euros courants. Or ce secteur avait connu quatre années de hausse et, en 2004, l'augmentation du chiffre d'affaires avait atteint 4 %.

« Depuis deux mois et demi, la chute s'est encore accentuée », note Marie-Rose Guarnieri, de la librairie des Abesses, à Paris. Comment expliquer le phénomène ? « Il y a un nomadisme redoutable, comme si les gens n'avaient plus envie de composer une bibliothèque. J'ai le sentiment qu'ils ne vivent plus qu'avec un petit peu... un peu de resto, un peu de librairie. »

« Je n'ai pas le souvenir d'avoir connu une période de morosité aussi longue, estime Jean-Marie Sevestre, PDG de la librairie Sauramps, à Montpellier. Cela avait déjà commencé en novembre. Il y a eu une embellie en décembre mais le recul a recommencé en début d'année. La fréquentation de la librairie est très erratique. »

Même sentiment aux Sandales d'Empédocle, à Besançon, où l'autome a déjà été en « dents de scie », estime Elisabeth Cerutti. La tendance s'est confirmée en janvier : « C'est une baisse générale, estime-t-elle. Les autres commerçants disent la même chose. Il me semble

même que les libraires s'en sortent un peu mieux. »

Les raisons ? Si les livres sur la Constitution européenne ont connu un grand succès à la veille du référendum du 29 mai, le scrutin est désigné par certains libraires comme une explication à la morosité. Les périodes électorales ne semblent pas propices à l'achat de livres. Sauf, cette fois, les ouvrages sur le texte en question.

« L'ambiance est déprimée mais les chiffres ne sont pas catastrophiques, nuance Gilles de La Porte, président du Syndicat de la librairie

française (INFL), « il est encore trop tôt pour avoir une vraie vision à long terme ». Pour Philippe Authier, de la librairie L'écriture, à Vaucresson (Hauts-de-Seine), « la librairie française vit des cycles, comme tout commerce, mais il n'y a pas de catastrophe. Nous avons eu une rentrée littéraire de janvier médiocre : cette situation fait que l'on vend des best-sellers de 2004, comme Anna Gavalda ».

Cette tendance a été observée à la Fnac, où ces livres sont devenus des « long-sellers ». La morosité a été

## Le secteur du droit profite de la Constitution

Selon l'enquête trimestrielle de *Livres Hebdo*1 + C, les ventes de livres sont en baisse de 2,5 % (en euros constants) au premier trimestre 2005 par rapport à la même période de 2004. Les ventes des romans et nouvelles ont reculé de 2 % ; celles des livres scolaires, de 3 % ; le secteur pratique, de 2,5 %, tout comme les sciences humaines ou les livres parascolaires ; les beaux livres cèdent 3,5 % sur un an.

Parmi les hausses, notons celle du droit (+ 2 %), dopé par le succès des ouvrages sur la Constitution européenne ; celles du secteur jeunesse (+ 0,5 %), ainsi que de la bande dessinée et des poches (+ 1 %).

L'enquête *Livres Hebdo*1 + C a été réalisée par téléphone en avril auprès d'un échantillon représentatif de 300 points de vente.

française (SLF). La tendance, d'abord lente, s'est accentuée. Cette baisse pourrait entraîner un changement de la situation, si elle se poursuit pendant trois ou quatre mois : les libraires pourraient être plus prudents dans leurs investissements. Cela pourrait en fragiliser certains, ou accélérer un processus de détérioration financière s'il existe déjà. »

Selon Jean-Marie Ozanne, de la librairie Folies d'encre à Montreuil (Seine-Saint-Denis), et président

peu ressentie, indique Bertrand Picard, directeur du livre à la Fnac : « Nous sommes plusieurs points au-dessus du marché. » Les espaces culturels Leclerc, pourtant en plein développement, enregistrent une hausse de leurs ventes modeste, selon eux : 2,5 % à périmètre constant par rapport au premier trimestre 2004.

Face au tassement des ventes, des libraires s'inquiètent des « offices », ces ouvrages livrés à parution sans

## A Thessalonique, « un petit Francfort des Balkans »

IL N'Y A PAS que le cinéma à Thessalonique. Du 26 au 29 mai, le livre était à l'honneur dans la cité macédonienne. Dans la foulée des Jeux olympiques, les Grecs (qui ne possédaient jusqu'à présent que des salons non professionnels en plein air) ont voulu se doter d'une vraie foire internationale du livre. Après un essai en 2004, le Centre national du livre grec (Ekebi) a donné le coup d'envoi, en partenariat avec TV5, d'une manifestation qui se voudrait à terme « un petit Francfort des Balkans », selon son organisatrice, Catherine Velissaris, directrice d'Ekebi.

70 éditeurs étaient venus de 18 pays : de France (Gallimard, Actes Sud, Le Seuil, Sabine Wespieser éditeur, Les Belles Lettres, Macula...), d'Allemagne ou d'Angleterre (ce qui est un exploit lorsqu'on connaît le peu d'intérêt des Britanniques pour la fiction en traduction), mais aussi de Serbie, d'Albanie, de Slovaquie, du Montenegro ou de Géorgie... Et c'est bien sûr la présence de cette « autre Europe » qui faisait tout l'intérêt de cette foire, à la porte des Balkans et de la Méditerranée orientale.

Le choix du lieu était symbolique. Dans l'Antiquité déjà, la région rayonnait vers ce qui s'appelait la Dalmatie, la Thrace, la Lydie... D'une certaine façon, la foire redessine ces vieilles routes commerciales, mais la dimension politique n'est pas absente : « Le mot Balkans retrouve son sens, explique Catherine Velissaris : celui d'une région qui prend conscience de ses forces et échappe au seul souvenir d'une histoire malheureuse. » Un éditeur de Belgrade se félicite de projets éditoriaux avec la Grèce, tandis qu'un de ses confrères de Bratislava rappelle l'importance, depuis Cyrille et Méthode, des « liens historiques, sur le plan de la circulation des idées, entre Thessalonique et la grande Moravie. »

La foire était aussi l'occasion de faire le point sur l'édition grecque. Des maisons comme Hestia, Patakis ou Kastaniotis étonnent par la qualité et le dynamisme de leur production. Dans ce pays de 11 millions d'habitants, le nombre de titres publiés a plus que doublé en dix ans et la proportion de livres traduits atteint 35 %. Même s'il s'est distendu, le lien culturel avec la France

reste fort, les traductions du français arrivant en deuxième position (13 %), loin derrière l'anglais (56 %), mais devant l'allemand (6 %) et l'espagnol (4 %). A l'inverse, les éditeurs français sont de plus en plus attentifs aux nouveautés grecques, à l'instar de Gallimard, qui publiera en 2006 le nouveau roman de Nikos Panayotopoulos, de Sabine Wespieser éditeur, qui sortira à l'automne la biographie de Xénophon par Takis Théodoropoulos, ou d'Alterédit, qui vient de publier *La Fabrique de crayons* de Soti Triantafyllou (420 p., 22 €).

Profitant de cette vitalité, la Fnac a décidé de s'implanter en Grèce d'ici à la fin de l'année. Présent à Thessalonique, son PDG, Denis Olivennes, a annoncé l'ouverture, en novembre, d'un magasin de 2 000 m<sup>2</sup> à Athènes. Thessalonique devrait suivre dans la foulée. Une nouvelle qui (avec l'arrivée cet automne de la vente couplée livre/presse dans *Ta Nea*, le plus grand quotidien grec) suscitait un sentiment mêlé d'inquiétude et de curiosité dans les travers de la foire.

Florence Noiville

## AGENDA

« Nice est un roman. La Promenade Gary »

Du 3 au 5 juin, Nice rend hommage à Romain Gary pour le vingt-cinquième anniversaire de sa mort. Au cœur de cet événement, on pourra suivre la promenade à travers la ville, marquée par quatre étapes retraçant quatre époques de la vie de l'écrivain. A chacune d'elles, des projections de documentaires et d'extraits de films adaptés des romans de Gary et un espace d'exposition. (Rens. : 04-97-13-34-98 ou 04-93-19-37-40.)

■ **LES 3 ET 4 JUIN. PICON. A Paris**, colloque Gaëtan Picon, « L'œil double : d'un art à l'autre », autour de deux thèmes : « L'écrivain et son ombre » (le 3 à 10 heures, au Centre Pompidou, cinéma 1, niveau 1) et « Admirable tremblement du temps » (le 4 à 9 h 30, au Collège de France, 11, place Marcelin-Berthelot, 5<sup>e</sup>). Entrée libre.

■ **LES 3 ET 4 JUIN. STRAUSS. A Paris**, colloque « Jeunesse, amitiés et problématiques de Leo Strauss » (le 3 à 18 heures au Carré des Sciences, 1, rue Descartes, 5<sup>e</sup>, et le 4 à 10 heures à la Maison Heinrich-Heine, Cité internationale universitaire, boulevard Jourdan, 14<sup>e</sup>. Rens. : 01-44-16-13-00).

■ **DU 3 AU 5 JUIN. ART. A Nantes**, la 6<sup>e</sup> édition du festival Le Livre et l'Art accueillera, entre autres, Nathalie Quintane, Anne-Flore Gui-

née, Yan Duyvendak (au Lieu unique, rens. : 02-51-82-15-00).

■ **DU 3 AU 9 JUIN. CLANCIER. A Limoges et sa région**, le Centre régional du livre rend hommage à Georges-Emmanuel Clancier (rens. : 05-55-77-48-46 ou www.crl-limousin.org).

■ **LE 5 JUIN. GONCOURT. A Saint-Arnoult-en-Yvelines (78)**, pour le 60<sup>e</sup> anniversaire du prix Goncourt, Edmonde Charles-Roux évoquera l'œuvre d'Elsa Triolet (à 16 heures à la Maison Elsa-Triolet-Aragon-Moulin de Villeneuve ; rens et rés. : 01-30-41-20-15).

■ **LE 6 JUIN. PACHET. A Paris**, Denis Podalydès lira des extraits d'*Autobiographie de mon père* (éd. Autrement) dans le cadre du cycle consacré au père (à 20 h 30 au MAHJ, 71, rue du Temple, 3<sup>e</sup> ; rens. : 01-53-01-86-48).

■ **LES 7, 8 ET 9 JUIN. GÉNOCIDÉ. A Montpellier**, colloque « Du génocide des Arméniens à la Shoah : typologie des massacres du XX<sup>e</sup> siècle » organisé par Carol Iancu et Gérard Dedeyan (à 8 h 30, à l'université Paul-Valéry, bât. Marc-Bloch, salle Pierre-Jourda ; rens. : 04-67-14-25-86).

■ **JUSQU'AU 17 JUIN. « LES INTRANQUILLES ». A Lyon**, dans le cadre des soirées-lectures du festival, David Lodge fera une lecture de *L'auteur ! l'auteur !* (Rivages). Le même soir, Marcel Bozonnet lira des nouvelles d'Henry James (le 7 à 19 h 30, à la

Villa Gillet ; entrée 5 €). Ana Benito et Leopoldo Bruzuela liront en espagnol et en français *Le Plaisir de la captive* (éd. José Corti) (le 9 à 19 h 30, au Tango de la Rue). Pierre Michon lira *Vie de Joseph Roulin* (Verdier) (rens. : 04-78-27-02-48 ou www.lesintranquilles.net).

■ **LE 9 JUIN. PAZ. A Paris**, hommage à Octavio Paz par l'Institut Cervantes, où, à partir de cette date, la bibliothèque portera le nom de l'écrivain. Avec notamment Yves Bonnefoy, Marc Fumaroli et Annie Le Brun (à 18 heures, 11, avenue Marceau, 16<sup>e</sup>).

## LITTÉRATURES

## Et Guy Tournaye inventa le réseau littéraire infini

Premier roman réel aux allures cybernétiques, « Le Décodeur » tient tout autant du jeu de pistes que de la fresque pariétale et prend à rebours la plupart des conventions du genre

## RENCONTRE

**LE DÉCODEUR**  
de Guy Tournaye.  
Gallimard, « L'Infini »,  
130 p., 11,90 €.

Il est des livres inépuisables et vertigineux, qui séduisent et intriguent à la fois. C'est rare. Suffisamment pour s'attarder sur ce *Décodeur*, et avoir envie, non de percer le mystère – vaine tentative –, mais de rencontrer – curiosité bien journalistique – son auteur, Guy Tournaye. Il sourit de se voir installé là, dans les jardins de Gallimard, devant une tarte aux fraises, un an jour pour jour après avoir envoyé son manuscrit à Philippe Sollers – le seul qui ait eu le courage de publier ce livre hors normes.

Pour le reste, que dire sans tomber dans ce que Guy Tournaye dénonce avec beaucoup d'humour, à savoir ce « tout-à-l'égout médiatique qui engendre un déversement grotesque de l'intime » ? Disons seulement qu'il est né à Tours un 4 juillet 1965, qu'il a travaillé, entre autres, au CSA et à Canal Plus. Qu'il a toujours « négocié ses licenciements ». Son rythme ? Deux ans de travail et trois années d'échappée belle, dans les textes et au bout du monde.

Dilettante, Guy Tournaye ? Ou dandy, à l'image de Raymond Roussel ? Nomade et vagabond, certainement, comme la figure du Mat. Cet arcane majeur du tarot, parent du joker et du fou aux échecs, qui sym-

bolise le merveilleux et représente l'infini, est la porte d'entrée du *Décodeur*. Il est d'ailleurs l'unique guide dans ce roman réel aux allures cybernétiques.

Soit donc une série policière américaine, *Street Hassle*, qui met en scène les démêlés judiciaires d'un parain de la Mafia accusé du meurtre de sa compagne. Soit son site Internet, qui fut très vite interdit par le FBI, au lendemain des attentats du 11-Septembre, puisqu'il aurait servi de canal de communication secrète à des membres d'un réseau terroriste. Voilà la base. Le canevas bien réel du *Décodeur*, qui peut désormais se lire de différentes manières. Soit en focalisant sur l'intrigue de la série policière, soit sur la machination qui s'y inscrit en filigrane. Soit comme un roman, soit comme le voyage en forme de rêverie d'un Jean-Jacques Rousseau qui aurait lu *Télex n° 1* de Jean-Jacques Schuhl.

## TISSU DE SONS

Pour Guy Tournaye, cela tient autant du jeu de pistes que de la fresque pariétale qui prend à rebours la plupart des conventions romanesques. Comment écrire et s'écrire aujourd'hui ? Comment écrire la réalité sans la représenter ? Appréhender la singularité sans recourir aux poncifs de la quête identitaire ? Comment sortir de la triple impasse – repli nostalgique, catastrophisme et messianisme, « ces tartes à la crème d'une partie de la littérature contemporaine » ? Au lieu de se complaire dans la déploration, Guy



Guy Tournaye en mai 2005

Tournaye a choisi de prendre le risque de l'exploration. Au lieu de se mettre en scène ou d'inventer des personnages, il a choisi de procéder par prélèvements. Aussi, *Le Décodeur* est-il un tissu de sons – *Street Hassle* est tout autant un clin d'œil à un poème de Vigny qu'au titre de Lou Reed repris par les Simple Minds – et de mots. De fragments de textes recopiés ou détournés.

Ce travail de citation à l'œuvre a pourtant failli lui valoir l'interdiction du livre relu par une armée d'avocats qui ont brandi – c'est leur métier – les termes de plagiat et de contrefaçon. La démarche de Guy Tournaye est pourtant unique. Pour lui, il ne s'agit pas d'être prétendument subversif ni de sacrifier à la mode du « sampling » ou du copier-coller, mais plutôt de fai-

re écho à la sentence de Montaigne : « Nous ne faisons que nous entregloser. » En procédant ainsi, Guy Tournaye se donne la possibilité de « romantiser le réel » (Novallis).

Mais, encore une fois, il ne s'agit pas d'un exercice de style visant à briller en étalant sa bibliothèque générique, qui va d'Edgar Allan Poe à Gilles Deleuze. Ni de passer

pour un écrivain branché, emblématique d'une génération X (Douglas Coupland) ni même Y : « Etienne-Jules Marey plutôt que David Cronenberg. Jean Painlevé plutôt que David Lynch. (...) Si Painlevé représente pour moi un modèle, c'est parce qu'il réussit à élever la science à la puissance de la fiction, le réel à la puissance du rêve, en privilégiant l'apparence, les jeux de lumière et les caprices des formes. » L'objectif – s'il devait absolument y en avoir un – est de contraindre le lecteur « au perpétuel glissement et à l'absence de toute certitude ; dessiner un monde infini de relations et de réseaux, où chaque plan entre en correspondance toujours singulière et nouvelle avec un autre, sans jamais apporter l'assurance – la clôture – d'une signification ou d'un "c'est ceci" ».

Et c'est ainsi que *Le Décodeur*, en déonnant et dynamitant, de l'intérieur, tous les clichés et prétendus complots, plaira à tous autant qu'à chacun. Aux amateurs de romans policiers, de séries télé telles « X-Files » et de jeux vidéo. A ceux qui ont aimé *Les Mouffettes d'Atropos* de Chloé Delaume, ou encore *Vision à New York* et *Paradis* de Philippe Sollers. A tous ceux qui aiment être dérangés, dans leurs lectures comme dans leurs certitudes. A tous ceux qui croient encore en la puissance réelle des rêves. Et c'est ainsi que Guy Tournaye a gagné. Définitivement et sur tous les tableaux. Eché et mat.

Emilie Grangeray

## Les contemplations de Paul Gadenne

Ce qui se passe entre amants devant une baleine échouée

**BALEINE**  
de Paul Gadenne.  
Actes Sud, 38 p., 7 €.

Ce serait comme une brume arrivée avec la marée. De ces brouillards fluides. Insignifiants au premier abord. Mais tellement insidieux. Ils envahissent tout. Ils enveloppent les formes, les recouvrent et, leur voile posé, repartent avec le flux. Un caprice du temps... Tout a tellement changé. Les paysages et le regard. D'avant, il ne reste que des souvenirs nébuleux. Des formes hâves. Des fantômes. Ce qu'on croit reconnaître s'approche de cette sensation étrange du déjà vu-déjà vécu. La conscience se rebiffe à l'illusion. On se replie une bonne fois vers le tangible. On se pince. On respire un grand coup. Là...

C'est fini. Extraordinaire nouvelle de Paul Gadenne publiée en 1949 dans la revue *Empédocle* dirigée par Camus et qu'Actes Sud, vingt-

trois ans après l'avoir sortie de l'oubli, vient de rééditer. Un petit texte à part qui nous entraîne loin dans la contemplation, cette dévotion silencieuse de soi-même.

L'histoire tient en peu de mots. Dans une crique en marge de la plage facile d'une villégiature d'été, une baleine s'est échouée. Une baleine blanche, brillante « comme une carrière de marbre ». Un couple d'amants s'en va voir le spectacle. La bête pourrait sur le sable. Ils sont là immobiles. La masse s'irise et tremble. Une molle gélatine. Le rapprochement dure une éternité. Ce qui se passe entre eux s'écrit dans le silence. A peine les mains s'agrippent. Dialogues arrêtés. « Je regardais Odile, puis la baleine ; puis je retirais mon regard à la baleine, difficilement, et je le rendais à Odile, n'osant lui dire ce que je rapportais de cette confrontation, n'osant m'avouer à moi-même ce que je pensais de sa fragilité, qui était la mienne. (...) »

Disparu à 49 ans en 1956 des suites d'une tuberculose, Paul Gadenne reste méconnu, malgré l'engouement absolu qu'il suscite chez tous ceux qui approchent son œuvre. De Bruno Curatolo à Didier Sarrrou. De François-Régis Bastide à Robert Kemp ou Viviane Forrester... Auteur de sept romans (le premier, *Siléo*, qui raconte justement le bouleversement profond envahissant un jeune homme confronté à la maladie et à un séjour en sanatorium est de nouveau disponible en « Points Seuil »), de nouvelles, de récits, de poèmes et de carnets, Gadenne exprime, dans la vérité, une mise en danger douce. Une douleur apprivoisée.

Et ses mots, en effleurement, ont une puissance d'évocation qui fait comme un choc en retour intime laissant le lecteur abasourdi, vulnérable. Une quête de pureté. Les images, les symboles. « J'y crois à la baleine. Et vous y croyez aussi. »

Xavier Houssin

**LES RELIQUES**  
de Jeanne Benameur.  
Denœl, 112 p., 15 €.

Il est des lieux en marge des lois ordinaires. Où le temps, l'espace n'ont pas les valeurs qu'on croit universelles. Le chapiteau du cirque, comme la cabane de chantier abandonnée qui accueille Hésior, Zeppo et Nabaltar, sont de ceux-là. Trois hommes débarqués un jour de neige sur un bord de route, rois mages égarés par la mission dont ils se sont investis : célébrer par-delà la mort l'amour fou qui les a liés, confondus, à Mira, trapéziste dont la grâce abolissait la gravité. Mais son art n'a pu préserver l'acrobate. « On ne garde pas l'air qui passe. »

Eux ne regrettent pas un monde ordinaire qui ne fut jamais le leur. Rejetés du cirque qui les employait pour avoir ourdi le complot qui vengeait la mort de leur amie, ils prolongent seuls la « mission de vertige » qui est celle du chapiteau, leur seul

univers jusqu'au drame. Forcément puisque la mort y est exclue.

« Le cirque englobe les vivants. Il se nourrit aussi de petites vies, en attendant, un jour ou l'autre, la redevance. » Un contrat impératif. « Vivre n'est pas une affaire de repos. Le cirque le sait. C'est ainsi que ses gradins se remplissent chaque soir. (...) On garde sa petite peau bien tranquille pour rentrer à la maison. » Sans dérogation. « La mort, c'est sa faiblesse, au cirque. Il (...) se fait croire à l'éternité en détournant la tête et en continuant. » Nécessité de l'écart.

Seuls les trois amants refusent la logique de l'abolition. De leurs tours de sorciers, ils pactisent avec l'univers muet. Nabaltar accouche les arbres de leur peine, accepté d'eux comme naguère des bêtes qu'il nourrissait ; Hésior capture de ses doigts de magicien la douleur au creux du cou de Zeppo – capturée, elle s'envole comme les tourterelles de l'artiste ; Zeppo, lui, annule l'œuvre du temps

en brouillant la mémoire des albums photo.

Si le cirque cesse d'aimer ce qui est mort, eux ont choisi de continuer. Désaccordés du monde, les hommes en deuil n'ont plus d'horizon que vertical. « Il n'y a plus que la terre et le ciel. Leur vie monte et descend la corde de Mira. Plus de trapèze pour relier l'horizontal au vertical. Rien ne se croise plus. » Reste la transcendance des humbles. Des restes dérisoires de Mira (un costume de scène, des ballerines), ils font des reliques, arrangement ultime entre le souffle et les choses. « C'est faire quelque chose du sang. Encore. »

Lumineusement sobre, Jeanne Benameur fixe à la pointe sèche ce rituel archaïque du deuil, qui échappe au morbide par sa brûlante et radicale poésie. « Qu'est-ce qui fait la différence entre les haillons d'une sainte et ceux d'une trapéziste ? L'une jette sa prière, l'autre son corps tout entier. C'est toujours contre le ciel. »

Ph.-J. C.

## Tant qu'il y aura des femmes en révolte...

## PARTI PRIS

**MALIKA MOKEDDEM** est une passionnée, une révoltée, une lyrique. Mais, de livre en livre, elle a gagné en concentration, en concision, appliquant le conseil de Maurice Nadeau, lecteur de son premier manuscrit : « C'est fort. Mais vous avez le défaut de ceux qui ont tant à dire et qui se jettent pour la première fois en écriture. Vous savez, c'est comme une bouteille de champagne secouée. Le bouchon saute et tout vient. »

Mes hommes n'est pas un catalogue de rencontres amoureuses. Pas une confession non plus. Mais une exploration, par le souvenir, des difficiles relations entre les deux sexes. Au-delà du malentendu éternel entre les hommes et les femmes, une rencontre est-elle possible, une amitié, un amour vrai ? Les premiers mots que Malika Mokeddem a entendus, dans l'Algérie où elle est née, c'étaient ceux de son père disant à sa mère « mes fils » et « tes filles », puis ceux d'une femme répétant « j'ai trois enfants et six filles ».

C'est toutefois un homme, le docteur Shalles, qui lui a donné le désir de devenir médecin. Mais elle était déjà une irrégulière. Elle a

rencontré Shalles parce qu'elle avait cessé de manger. Très tôt elle a su qu'elle voulait fuir « une kyrielle de tyrannies instituées en lois divines ». Elle s'est montrée avec un étranger, ce qui était « se placer dans l'acceptable, l'innommable ». « Le corps, la sensualité d'un étranger comme premiers abords de l'exil. Un exil salutaire. » En 1977, jeune médecin, elle part pour Paris. En France, elle vivra pendant dix-sept ans avec Jean-Louis. « Cet homme-là m'a apprivoisée, arrachée au désespoir. » Il l'a encouragée à écrire. Mais lorsqu'elle devient un écrivain reconnu, il ne le supporte pas.

Il y a beaucoup d'autres hommes dans ce récit, un frère, un premier amour, des rencontres éphémères, des échecs, des retrouvailles, des joies. Mais, dominant tout, « la première absence », le premier chapitre, la figure

du père. Le père que Malika combat, jusqu'à obtenir un jour, au détour d'une bataille, un « ma fille ». Une victoire sur le père, mais aussi une victoire sur les femmes. Car, comme déjà dans d'autres textes, Malika Mokeddem insiste sur la responsabilité des femmes : « Ce sont les perfidies des mères, leur misogynie, leur masochisme qui forment les hommes à ce rôle de fils cruels. Quand les filles n'ont pas de père, c'est que les mères n'ont que des fils. (...) Qu'ont-elles fait de la rébellion ? »

Pour prolonger sa réflexion, on peut retrouver des mères, avec leurs contradictions et ambiguïtés, dans les romans de deux autres femmes, nées aussi en Algérie, *La Jeune Fille et la Mère*, de Leïla Marouane, et *Parle mon fils parle à ta mère*, de Leïla Sebbar (Stock, 1984, opportunément réédité).

C'était une résistante, la mère de *La Jeune Fille et la Mère*. Elle a cru, en se battant contre l'occupant français, qu'elle serait une femme libre. Mais, dans l'Algérie indépendante, « la Jeanne d'Arc des djebels » est redevenue un être inférieur, une épouse malmenée, forcée, alternant grossesses et fausses couches. Une femme qui perd son sang-froid, s'arrache les cheveux, se grille le visage et ne sait pas transmettre à sa fille son ancien désir de liberté. Certes, elle lui explique que le savoir, « l'instruction », sera l'assurance d'un avenir meilleur. Mais elle a le dégoût du corps et ne comprend pas que sa fille croie à l'amour. Une opposition qui tourne à la haine : « J'étais et je suis le feu. Et le feu n'engendre pas le feu, il engendre la cendre. Et tu es la cendre. »

Même incompréhension d'une mère pour sa fille qui a choisi de fuir la famille, dans le beau texte de Leïla Sebbar, *Parle mon fils parle à ta mère*. Le fils lui aussi est parti découvrir le monde. Il revient voir sa mère, dans une banlieue, en France. Mais c'est surtout elle qui parle, lui décrivant notamment les femmes, singulièrement celle destinée à

devenir la mère de ses enfants, qui ne devra ni trop parler, ni se maquiller, ni porter des pantalons serrés... Comme une réponse à la phrase de Malika Mokeddem, « Pourquoi reproduisent-elles ce schéma, les traîtresses ? » Une question bien dérangeante en un temps où des femmes revendiquent leur soumission.

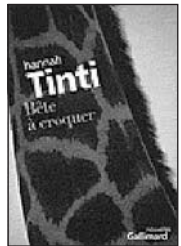
Josyane Savigneau

**MES HOMMES**, de Malika Mokeddem.  
Grasset, 300 p., 19 €.

**LA JEUNE FILLE ET LA MÈRE**, de Leïla Marouane. Seuil, 180 p., 15 €.  
**PARLE MON FILS PARLE À TA MÈRE**, de Leïla Sebbar, éd. Thierry Magnier, 110 p., 13 €.

★ Leïla Sebbar, après son carnet de voyages *Mes Algéries en France*, publie, chez le même éditeur, *Journal de mes Algéries en France* (éd. Bleu autour, 11, avenue Pasteur, 03500 Saint-Pourçain-sur-Sioule, 150 p., 20 €) et, avec des dessins de Sébastien Pignon, une belle évocation d'Isabelle Eberhardt, *Isabelle l'Algérienne* (éd. Al Manar, editmanar@aol.com, 88 p., 18 €).

## ZOOM

■ **BÊTE À CROQUER**, d'Hannah Tinti

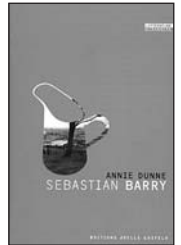
Cette Américaine de 33 ans a reçu, pour son premier recueil de nouvelles, un accueil critique enthousiaste. On a évoqué, pour la noirceur, Patricia Highsmith, pour le style, Flannery O'Connor. Un héritage un peu lourd pour une débutante, mais pas dépourvu de pertinence. Ces onze contes cruels, bizarres, souvent dérangeants tant l'animal – présent dans chaque texte – est un révélateur de l'homme, sont de petits bijoux d'humour noir et une plongée effrayante dans la chaotique société contemporaine. Ceux, nombreux dit-on, qui ont désormais un serpent comme animal de compagnie, devront éviter « Un amour de serpent », où Fred, sans le savoir, finit par manger, frit, son adorable boa constrictor colombien à queue rouge. En revanche, personne ne doit manquer « Doléances » et le cahier de revendications des girafes, concernant, précisent-elles, « l'agrandissement de notre enclos, la diversification de notre régime alimentaire et l'application de la loi 76865, code E, sur le respect de la vie privée ». Dans ce jeu ambigu entre l'animal et l'être humain, Hannah Tinti démontre une maîtrise exceptionnelle et apparaît, dès son coup d'essai, comme une virtuose. **Jo. S.**

**Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Claire Céra, Gallimard, « Du monde entier », 200 p., 17,50 €.**

■ **PATAGONIE**, de Nick Reding

On pense que les gauchos descendent d'un petit groupe oublié par les conquistadores, avec quelques vaches et quelques chevaux, sur les côtes de la Plata au XVI<sup>e</sup> siècle. Isolés pendant deux siècles, ils ont développé une culture fondée sur l'espace, la viande et le cuir, et tenu leur place dans l'histoire et la littérature argentines. Certains passèrent au Chili, où l'auteur rencontre leurs descendants. Il raconte son séjour chez un couple de vachers au fin fond de la Patagonie. Son regard est juste : sous la violence, le pisco et la présence obsessionnelle du Malin, il détecte la détresse d'individualistes condamnés par le progrès. **J. Sn.**

**Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Girard, Albin Michel, 350 p., 20,90 €.**

■ **ANNIE DUNNE**, de Sebastian Barry

*Annie Dunne*, c'est d'abord une voix pleine de saveurs, de douceur, de poésie, qui conte les petits riens de la vie dans la ferme où vivent, de peu, Annie et sa cousine Sarah. A l'abord de l'été, les deux femmes seules et vieillissantes s'apprennent à accueillir la petite-nièce et le petit-neveu d'Annie. L'arrivée de ces citadins, mais aussi les visites régulières de Billy Kerr, homme à tout faire de Kelsha, qui aimerait épouser Sarah, vont peu à peu ébranler le fragile équilibre instauré entre les deux amies.

Plleine de bonté et d'amertume (bossue, elle fut rejetée par les siens) mais aussi de peur, Annie s'accroche à un monde qui n'existe plus. A l'image de cette région rurale du sud de l'Irlande des années 1950 aux prises avec la modernité. A travers cette histoire d'amour et d'amitié, et les combats d'Annie Dunne pour sauver ce qui reste d'un monde perdu, Sebastian Barry, qui est aussi dramaturge, dessine avec finesse et en nuances un portrait des plus attachants. A travers aussi une voix bouleversante qui résonne en nous bien au-delà de la lecture. **Ch. R.**

**Traduit de l'anglais (Irlande) par Florence Lévy-Paolini, éd. Joëlle Losfeld, 248 p., 22,50 €.**

■ **FEMME EN COSTUME DE BATAILLE**, d'Antonio Benitez Rojo

Voici le premier roman traduit en français de l'écrivain cubain Antonio Benitez Rojo, mort en janvier aux Etats-Unis. Ambitieuse fresque historique dans la veine des ouvrages d'Alejo Carpentier, ces quelque cinq cents pages romancent la vie d'une jeune femme chirurgien, Henriette Faber, qui exerça en habits d'homme son métier et ses charmes dans l'Europe révolutionnaire puis bonapartiste. Passions, cavalcades, trahisons : Benitez Rojo utilise franchement les ressources romanesques d'une biographie hors du commun, sans sacrifier la précision historique ni narrative. De là vient la réussite des meilleures scènes, inspirées par les débâcles napoléoniennes, de la retraite de Russie à Waterloo. En comparaison, *Louves de mer*, de sa compatriote Zoé Valdes (Gallimard, 2005), récent roman historique où des demoiselles usent aussi du sabre et du déguisement masculin, fait bien pâle figure. **F. Dt.**

**Traduit de l'espagnol (Cuba) par Anne Proenza, Le Cherche-Midi, 506 p., 22 €.**

■ **LE CŒUR-CHIEN**, de Breyten Breytenbach

Après ses romans du temps de l'apartheid, situés en prison (*Confession véridique d'un terroriste albinos*, Stock, 1984), Breyten Breytenbach élargit son champ de vision. L'ancien détenu des prisons sud-africaines, l'ancien exilé en France est retourné sur les traces de son enfance, dans la région afrikaner proche du Cap. Il décrit ce monde besogneux, ces personnages grandioses et butés, ces villages rassemblés autour de l'église. Là, les paysans originaires des Pays-Bas et d'Europe, peinent à dompter une nature qui les dépasse. Breytenbach, écrivain apaisé issu d'une histoire violente, ne cherche ni à condamner ni à absoudre. Il relate simplement les vies de ces colons sûrs de leur droit, ignorants du pays et de ses habitants, se considérant comme naturellement supérieurs aux Noirs. **C. Ba.**

**Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Jean Guiloineau, Actes Sud, 328 p., 22 €.**

■ **LES ANGES NE REVIENDRONT PAS**, de Firouz Nadji-Ghazvini

Une nuit d'amour, une belle endormie : à ses côtés, repose le narrateur, Kamran. Il sait qu'elle va partir à l'étranger, fuir l'Iran en proie à la Révolution islamique. Combien de fois va-t-elle encore lui apparaître en chair ou en songe, avant le vrai départ ? Dans Téhéran livrée aux mollahs, chaque jour apporte son lot de nouvelles si sombres que Kamran se recroqueville, s'absente, s'invente des échappées. Au fil des pages, Firouz Nadji-Ghazvini, écrivain et photographe iranien exilé en France, livre une succession d'images précises – les théâtres, les cafés, l'aéroport – qui, à l'instar de la femme aimée, sont amenées à disparaître. **C. Ba.**

**Traduit du persan par Alexandre Carin, Denoël, 120 p., 17 €.**

■ **FAMILLE, TRACAS & CIE**, de Laurie Colwin

Juive new-yorkaise, Jane Louise vient d'épouser le doux Teddy, chimiste issu d'une vaste famille de la bourgeoisie de Nouvelle-Angleterre. Grâce à ce mari et à un travail qu'elle aime (elle est illustratrice dans l'édition), cette quadragénaire un peu bohème semble approcher du bonheur. Mais voilà, comme à chaque fois chez Colwin, il ne suffit pas de s'en saisir pour que tout aille bien. Au contraire. C'est là, dans cette incapacité à le savourer tout simplement, que s'éveille une foule de questions : comment être une épouse parfaite quand rôtir de vous un collègue certes séduisant mais obsédé sexuel ? Comment être une mère parfaite lorsque voici la quarantaine ? Comment fonder une famille quand la sienne n'offre pas le modèle idéal ? Même si l'on retrouve l'humour détonnant de *Comment se dire adieu ?* (Autrement, 2002), c'est avec un petit pincement au cœur que l'on reforme ce roman posthume (Laurie Colwin est morte en 1992) proposé par les éditions Autrement, avant un ultime recueil de nouvelles et un livre de recettes. **Ch. R.**

**Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Berton, Autrement, 252 p., 19 €.**

## Face à la violence du Guatemala

Les personnages de Rodrigo Rey Rosa semblent livrés à la peur et à la cupidité. L'auteur en parle avec un ton très spécial, fait de lucidité, d'un apparent détachement et d'une horreur partout sous-jacente

■ **PIERRES ENCHANTÉES**

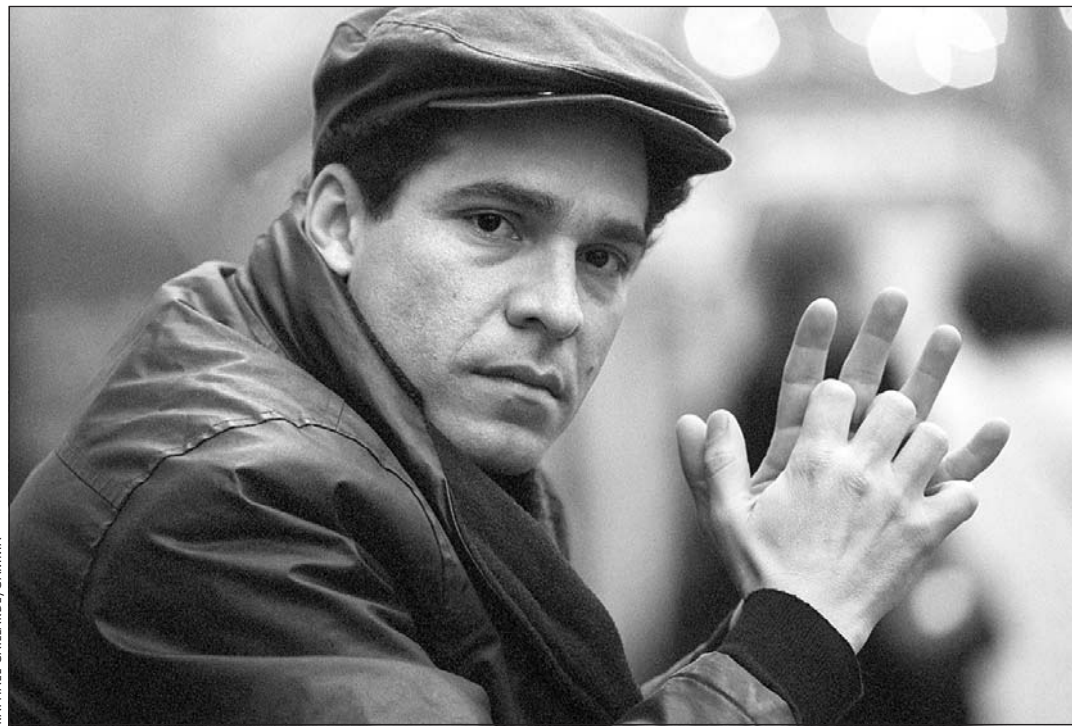
(*Piedras encantadas*) de Rodrigo Rey Rosa. Traduit de l'espagnol (Guatemala) par André Gabastou. Gallimard, « Du monde entier », 132 p., 15 €.

Quel genre d'écrivain serait Rodrigo Rey Rosa, s'il n'était pas né au Guatemala ? La question peut sembler vaine à ceux qui conçoivent le talent comme une créature anaérobie, capable de se développer sans la moindre bouffée d'oxygène, à l'écart des événements extérieurs. Idée romantique, alimentée par des exemples rebattus – les sœurs Brontë, concevant des chefs-d'œuvre tourmentés dans une lande déserte où rien, absolument rien, ne semblait jamais se produire. La plupart des œuvres, pourtant, se bâtissent à partir de la réalité connue, vécue et même endurée par leurs auteurs. A telle enseigne que ce monde concret devient, parfois, le véritable carburant de l'inspiration, quand ce n'est pas le moteur tout entier : une sorte de drogue dure dont les écrivains deviennent en quelque sorte (et pour le plus grand bien de leurs lecteurs) tributaires. Ainsi de Rodrigo Rey Rosa, romancier peu prolix et particulièrement doué, dont le nouveau livre puise sa force dans la violence épouvantable qui règne sur le Guatemala, son pays.

■ **LE SURGISEMENT DU MAL**

« *Le Diable a raison d'être optimiste : la capitale, Ciudad Guatemala, est de plus en plus violente, absurde. On n'en voit plus la fin et pourtant, on n'arrive pas à imaginer que les choses puissent encore empirer.* » Né en 1958, Rodrigo Rey Rosa paraît dix ans de moins que son âge, comme si l'atmosphère délétère de la ville ne laissait pas de trace sur son visage. Comme si la guerre des gangs, la mainmise des narco-traficants sur les affaires, la corruption éhontée, le contrôle des citoyens par l'Etat, la militarisation générale (« *J'ai entendu une gamine de 5-6 ans demander un garde du corps pour Noël* », affirme l'écrivain), glissaient sur ses cheveux bouclés, puis sur ses joues lisses. Comme si, de fait, l'extrême brutalité de son pays natal sortait si bien dans ses livres qu'elle finissait par s'y épuiser.

Déjà, dans le beau recueil *Un rêve en premiers* (Gallimard, 1997), l'un des romans livrés à l'avoir fait connaître en France, Rodrigo Rey



Rodrigo Rey Rosa en 2000

Rosa soulignait l'implacabilité de la société guatémaltèque, secrètement minée par le sort réservé aux Indiens. Dans *Pierres enchantées*, changement de décor, pas de point de vue. Passant de la campagne à la ville, l'auteur décortique le surgissement du mal avec un mélange de froideur et de sensibilité de nature à faire dresser les cheveux sur la tête. « *Guatemala*, est-il écrit dans les premières lignes du texte. *La petite république où la peine de mort n'a jamais été abolie, où le lynchage a été la seule manifestation d'organisation sociale qui ait*

immédiatement (un gamin de six ans, renversé en pleine rue par un automobiliste qui prend la fuite et fait porter le chapeau à l'un de ses amis), mais en raison de l'absence totale de sentiments qu'éprouvent tous les protagonistes. Là se trouve le véritable nœud de l'abjection.

Pas un seul des personnages ne semble éprouver plus que de la peur ou de la cupidité, dans cette atmosphère où les machines (et la voiture en particulier) semblent plus importantes que la vie des hommes. Où le regard des

l'auteur. *Maintenant, je crois que je ne suis pas allé assez loin... Nous sommes dans une sorte d'anarchie, gérée par les plus puissants.* »

Pourquoi, dans ces conditions, rester dans le pays ? Rodrigo Rey Rosa, qui a longtemps vécu ailleurs (aux Etats-Unis, au Maroc) ne souhaiterait-il pas s'éloigner d'un endroit si malade, où sa propre mère a été détenue pendant six mois par des inconnus, dans les années 1990 ?

■ **LES LIVRES N'INQUIÈTENT PAS**

« *On devient accro à l'adrénaline, je dirais. Curieux de voir comment les choses se passent dans le temps et dans la réalité, sous vos yeux. Il y a beaucoup de choses à prendre, ici, pour un romancier.* » Passées les phases d'incubation, si l'on peut dire, il s'éloigne pour écrire, puis revient.

« *Ma propre sœur est une activiste écologiste, pour laquelle j'ai beaucoup plus peur que pour moi, sourit-il. Si elle est encore là, est-ce que ce ne serait pas mal de ma part de m'en aller ? Et puis ici, vous savez, les livres n'inquiètent pas grand monde : ils comptent si peu.* »

D'autant qu'ailleurs, dans des pays plus calmes, il risquerait fort de s'ennuyer. C'est en tous cas ce qu'il prétend, avec l'air mi-triste mi-moqueur de quelqu'un qui n'a pas vraiment le choix. Ou qui ne l'a plus.

**Raphaëlle Rérolle**

## RODRIGO REY ROSA

Issu d'une famille italo-guatémaltèque, Rodrigo Rey Rosa a quitté son pays et ses études de médecine en 1979, pour les Etats-Unis. Inscrit dans une école de cinéma, il a suivi à Tanger un atelier d'écriture dirigé par le romancier Paul Bowles, dont il est devenu l'ami.

Paul Bowles, qui l'a encouragé à écrire, a aussi traduit en anglais ses premiers ouvrages, notamment *Le Couteau du mendiant* (éd. Antoine Soriano). Rodrigo Rey Rosa est l'auteur, entre autres, de *L'Ange boiteux* et de *Silence des eaux*, tous deux parus chez Gallimard.

*perduré.* » D'emblée, l'auteur impose un ton très spécial, fait de lucidité, d'un apparent détachement et d'une horreur partout sous-jacente.

Car c'est en plein cauchemar que nous promène Rodrigo Rey Rosa. Pas seulement à cause de l'histoire telle qu'elle se présente

citoyens ne cesse de diverger, pour éviter ce qu'ils ne peuvent pas voir en face : « *S'il vous plaît, changeons encore une fois de sujet* », supplie la fiancée de Joaquin, le narrateur, au cours d'un repas familial.

« *Avant que le livre ne soit publié, je pensais être allé trop loin*, déclare

## Chevauchée fantastique dans l'Islande enneigée

Un texte fondamental de l'âge d'or de la civilisation islandaise médiévale

■ **LA SAGA DES STURLUNGAR**

Traduite de l'islandais ancien, présentée et annotée par Régis Boyer, *Les Belles Lettres*, « Les Classiques du Nord/Racines », 800 p., 40 €.

Les Islandais du XIII<sup>e</sup> siècle, qui écrivaient les grandes sagas classiques, telles que la *Saga d'Égill* ou la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, sur les événements du passé, étaient aussi les spectateurs (voire les participants directs) d'événements particulièrement dramatiques de leur propre présent. L'équilibre entre de nombreux petits chefs locaux, qui avait caractérisé la vie en Islande pen-

■ **Einar Már Jónsson**

dant plusieurs siècles et assuré tant bien que mal la paix civile, commença en effet à se rompre au cours de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle : peu à peu le pouvoir se concentra entre les mains de cinq ou six familles, qui soumettaient les autres chefs et s'installaient en maîtresses dans des régions étendues. Puis de nouveaux appétits s'éveillèrent et, au fur et à mesure que le XIII<sup>e</sup> siècle avançait, ces

familles entrèrent en compétition pour dominer le pays entier.

De plus en plus violente, cette lutte pour le pouvoir aboutit à une guerre civile, dont les épisodes les plus marquants furent la « bataille d'Örlygsstadir » en 1238, la « bataille du Golfe » (bataille navale) en 1244, et la « bataille de Haugsnes » en 1246. Finalement, les grandes familles furent toutes décimées dans ces luttes fratricides, et ce fut le roi de Norvège, Hákon le Vieux, qui ramassa la mise en 1262.

Il aurait été étonnant que les écrivains si prolifiques du XIII<sup>e</sup> siècle aient négligé ces événements, et, de fait, ils ne les négligeaient pas. Bien au contraire, ils écrivaient de nombreux textes sur l'histoire de leur propre temps sous forme de diverses sortes de sagas. A l'exception d'un seul, ces textes n'ont pas été conservés sous leur forme originelle. Mais tout au début du XIV<sup>e</sup> siècle, un Islandais anonyme entreprit de les rassembler en une seule œuvre pour en faire une histoire globale d'Islande, racontée, dans la mesure du possible, de façon chronologique depuis le milieu du XII<sup>e</sup> siècle environ jusqu'en 1264.

Pour ce faire, il fit un montage

plus ou moins habile des différents textes, les abrégant et les amalgamant éventuellement selon les besoins de l'histoire qu'il voulait composer. Le résultat de ce travail fut l'œuvre immense que la tradition a appelé la *Saga des Sturlungar*, d'après l'un de ces familles qui se trouvaient au milieu du tourbillon, celle qui dominait certainement le siècle du point de vue intellectuel.

■ **DÉTAILS ET SOMMETS**

S'il s'agit incontestablement du texte fondamental de l'âge d'or de la civilisation islandaise médiévale, ce n'est pas une œuvre facile. On est loin de la clarté des grandes sagas des Islandais, car tout est vu de très près. Si les auteurs ne sont pas en train de décrire des événements auxquels ils ont participé eux-mêmes, ce qui est très souvent le cas, ils prennent soin d'interroger des témoins oculaires, et parfois même ils consultent des documents écrits. Tout cela a donc donné une évocation fouillée, bourrée de détails et de noms propres, mais souvent haute en couleur.

Certaines précisions peuvent paraître insignifiantes, tels les noms de tous les participants d'une expédition guerrière. Mais

en scrutant ces détails on voit parfois apparaître d'autres histoires ou de nouvelles énigmes en filigrane. En Islande aujourd'hui il existe même des cercles d'étude de la *Saga des Sturlungar* ; leurs membres se réunissent pour examiner le texte à la loupe et pour organiser des excursions sur le théâtre des grands événements. A travers tous ces détails, le récit atteint parfois des sommets tragiques qui ne cèdent en rien aux plus grandes des sagas classiques. On pourrait citer les récits des grandes batailles déjà nommées, ou encore l'hallucinante histoire, tout à fait digne d'un western, de la chevauchée échevelée de Thordur Kakali et de ses hommes, poursuivis par leurs ennemis, à travers l'Islande de l'Ouest enneigée.

La traduction que Régis Boyer offre aujourd'hui dans sa collection « Les Classiques du Nord » est un tour de force. Réalisée à partir de la plus récente édition du texte islandais (1988), elle est accompagnée de notes et de tables généalogiques (un peu simplifiées, heureusement, pour le lecteur français), et chacun des textes comporte une notice particulière. Le seul regret qu'on peut avoir est l'absence de cartes géographiques.

# 25 ans autour du monde

La collection « Domaine étranger » de 10/18 fête un quart de siècle d'exploration dans la littérature étrangère

En 1980, Cuba fut l'une des premières destinations de la collection « Domaine étranger » de 10/18, avec *Notre agent à La Havane*, de Graham Greene. Vingt-cinq ans après, 300 auteurs et 800 titres ont suivi, berçant ou secouant des adolescences, tels les ouvrages crus de John Fante, le romantisme de Somerset Maugham, ou encore Jim Harrison, Italo Calvino, Toni Morrison et Kazuo Ishiguro, le choc de la *Conjuration des imbéciles*, de Kennedy O'Toole.

« Domaine étranger » est né au sein de 10/18, créé en 1962 sous l'égide de Paul Chanterelle et Michel-Claude Jalard. Le champ de la maison s'étend alors de la philosophie (elle publie Descartes et Nietzsche...), à l'histoire en passant par la fiction française. Tombée en sommeil, 10/18 est repris, en 1968, par Christian Bourgois, qui vient de créer les éditions qui portent son nom, et Dominique de Roux, qui ne fera que passer : « Nous voulions sauver la marque, raconte Christian Bourgois. J'ai soldé à Gibert le fonds d'alors pour avoir de l'argent. »

Des titres de Julliard (qui appartient comme Bourgois au groupe des Presses de la Cité) sont repris. Dans le sillage de Mai 68,

10/18 publie, en littérature, Boris Vian, Arrabal, et Sade (pour la première fois en poche), en sciences humaines, Cornelius Castoriadis, Jean-François Lyotard ou les colloques de Cerisy. Et, déjà, elle explore le domaine étranger en proposant des œuvres de Robert-Louis Stevenson ou de Jack London.

Les éditeurs ? Une petite équipe de proches qui travaillent, improvisent parfois, autour de Christian Bourgois et de sa femme Domini-que. L'éditeur se rappelle la boutade qui primait dans les couloirs, une phrase apocryphe ou non de Jacques Prévert qui disait « *Il vaut mieux avoir fait 10/18 que 14/18* »...

## DIVERSITÉ ÉDITORIALE

En 1980, Jean-Claude Zylberstein vient trouver Christian Bourgois. Il a le désir de rééditer des romans étrangers devenus introuvables, une collection de collectionneur ou de chineur, en quelque sorte : « *J'estimais que la littérature française était trop plate* », raconte aujourd'hui le directeur de collection de 10/18. Il a déjà travaillé chez Julliard où il a fait publier Levi, Calvino ou Nabokov. « *Je me rendais compte, en piéton de librairie, que de nombreux livres avaient disparu. A l'époque, les titres avaient été abandonnés par*

les éditeurs. Les agents littéraires m'ont vu arriver avec bonheur parce que je venais chercher des titres qui paraissaient poussiéreux... Au fur et à mesure, les prix ont augmenté. »

Christian Bourgois se souvient d'une belle effervescence : « *Nous avons réexploité les collections "Feux croisés" de Plon et "Pavillons" de Laffont et nous avons fait systématiquement basculer les traductions de Christian Bourgois.* » La collection reçoit très vite un succès d'estime.

En 1983, la série « Grands détectives » propose des auteurs comme Van Gulik, Ellis Peters, Lilian Jackson Braun ou réédite Dashiell Hammett : « *C'est un couple, estime Jean-Claude Zylberstein. C'est la même philosophie qui a conduit à cette collection : republier des titres morts au champ d'honneur, abandonnés par les éditeurs.* »

Christian Bourgois a quitté 10/18 en 1992. La collection appartient aujourd'hui à Univers Poche (groupe EDITIONS). « *Nous avons aujourd'hui une organisation où chaque maison d'édition a un positionnement particulier, explique Jean-Claude Dubost, PDG d'Univers poche. Nous avons les poches populaires avec Fleuve noir, les best-sellers avec Pocket. 10/18 offre un*



Vingt-cinq années de couvertures : de gauche à droite et de haut en bas, « Eclair de chaleur », de P. G. Wodehouse, « Mon chien Stupide », de John Fante, « Toutes les familles sont psychotiques », de Douglas Coupland, « Dalva », de Jim Harrison, « Le Samaritain », de Richard Price, et « Le Rapporteur et autres récits », de Carlos Liscano

mais avec une grande ouverture, indique-t-elle. « *Nous publions des ouvrages de Belfond, Plon ou Laffont mais il n'y a pas d'obligation d'achat. Il n'y a pas une pratique verticale comme cela s'opère aux Etats-Unis.* »

La célébration de ce quart de siècle court sur 2005 avec des rééditions et de nouvelles lignes éditoriales. 10/18 a lancé dans « Domaine étranger » la série « Aventures humaines », des récits de vie ou des autobiographies. 4 à 5 titres seront publiés par an. « *Domaine étranger* » proposera une ligne de fiction noire en rééditant, par exemple, *American Psycho*, de Bret Easton Ellis. Publié en 1991, ce voyage terrifiant dans la vie d'un golden boy serial killer a été l'une des destinations les plus marquantes de la collection.

B. M.

## Des nouvelles en anglais pour lecteurs français

Pocket crée une collection de textes brefs, vendus à la fois sur papier et en version audio sur CD, avec une diversité d'accents

Les amateurs de littérature anglo-saxonne, faute d'avoir un niveau suffisant, n'osent pas toujours s'aventurer dans la lecture d'ouvrages en version originale. Michel Marcheteau, Michel Savio et Jean-Pierre Berman, un trio d'anglicistes qui se consacrent à l'apprentissage des langues depuis près de cinquante ans, vient de créer pour eux une collection au principe nouveau : chaque œuvre littéraire est proposée à la fois, en version intégrale, sur support papier et en version sonore sur un CD. En fonction de son niveau, le lecteur-auditeur est invité à alterner écoute du disque et lecture du livre.

Depuis mars, quatre « monolingues », composés de nouvelles de

Dashiell Hammett, John Fante, Stephen King, Bret Easton Ellis, sont venus enrichir les rayons langues des librairies. « *Nous en avons lu des paquets et des paquets* », raconte Michel Marcheteau, assis dans le bureau de « Langues pour tous », sa « petite entreprise » de l'avenue d'Italie, à Paris, avec à ses pieds un carton rempli d'ouvrages dont il a demandé les droits. « *Cela m'a remis en forme intellectuellement* », explique ce sexagénaire malicieuse.

L'idée était de dénicher des nouvelles de 25 à 30 pages d'auteurs contemporains et connus d'un large public – leur cible – capables de tenir sur un format CD de 72 minutes. Pour en faciliter l'utilisation, les morceaux de chaque CD correspon-

dent aux chapitres du livre. Et, comme les membres de ce trio, à la curiosité toujours vive, sont convaincus que l'apprentissage des langues passe surtout par une meilleure compréhension de l'autre et de sa culture, ils ont enrichi leurs « monolingues » de notes en français, de conseils de navigation, d'un lexique, de biographies et bibliographies, voire (pour Dashiell Hammett) d'une filmographie. « *Il était important que l'aspect culturel et littéraire soit mis en avant plutôt que l'aspect apprentissage de base de la langue* », résume Michel Marcheteau.

Ces « monolingues » s'adressent « *à toute personne voulant savoir ce qu'est l'américain ou l'anglais parlé d'aujourd'hui* », reprend cet agrégé

univers littéraire avec notamment « *Domaine étranger* » et « *Grands détectives* ». Toute chose a sa place, se trouve dans une logique de développement et profite des bénéfices d'Univers poche. Je veille à ce que 10/18 reste 10/18. Nous sommes les héritiers d'une maison qui a un style. »

## NOUVELLES LIGNES ÉDITORIALES

La collection fête son vingt-cinquième anniversaire dans un marché devenu bien plus concurren-

tiel : « *Nous continuons à explorer les archives de la littérature contemporaine, explique Emmanuelle Heurtebize, directrice littéraire de 10/18. Nous n'avons pas une politique de best-seller, nous publions des auteurs à succès mais nous proposons aussi des ouvrages qui ne sont pas des livres faciles. Nous pouvons aussi prendre des risques. Sans le succès de Lucia Etxebarria, par exemple, nous ne pourrions pas publier Carlos Liscano.* »

Il existe une logique de groupe

avec l'œil, d'autres avec les oreilles. Le fait d'entendre un mot suffit à certains pour le graver en mémoire. Il y a donc un apprentissage du vocabulaire par le son qui, chez certaines personnes, fonctionne mieux que par l'écrit. Ça aussi, c'est à mettre à l'accès de ces méthodes », constate Michel Marcheteau. Il s'affirme sûr de tenir là un produit intelligent, utile et agréable : « *Si nous avions eu ces outils-là quand nous faisons nos études d'anglais, cela nous aurait drôlement facilité la tâche !* » « *Quand on a lu quelques "monolingues", sou-ligne-t-il, que l'on s'est fait un vocabulaire et un peu l'oreille, on peut vraiment accéder sans filet à la littérature anglo-saxonne.* »

Catarina Mercuri

★ *Letters from L. A.*, de Bret Easton Ellis, 112 p., +1 CD, 14,50 € ; *Word Processor of the Gods*, de Stephen King, 112 p., +1 CD, 14,50 € ; *The Creeping Siamese*, de Dashiell Hammett, 112 p., +1 CD, 14,50 € ; *The Big Hunger*, de John Fante, 64 p., +1 CD, 14,50 €.

## À NOS LECTEURS

La liste des parutions des livres au format poche du mois de juin est disponible sur le site [www.lemonde.fr/livres](http://www.lemonde.fr/livres) : cliquer sur pratique, ensuite Livres et dans Catalogue cliquer sur Livraisons pochés.

## Ferry, héros modéré

Bayard met en avant les « grands hommes d'Etat »

On sait la vogue éditoriale des biographies. Attention à ne pas y assimiler les titres de la collection que proposent conjointement Bayard et la Bibliothèque nationale de France, puisqu'il s'agit, avec ces « Grands hommes d'Etat », des textes, repris de conférences que la BNF et la revue *L'Histoire* programment depuis 2002. Le genre même en fait un exercice vif et synthétique, personnel parfois – il faut lire la belle ouverture du *Pierre Mendès France* de Michel Winock, qui, en émule de Perec, se souvient du jour de février 1955, où, lycéen, la chute du président du Conseil l'indigna. Outre le livre de Michel Winock et les nouveaux portraits qu'Hélène Carrère d'Encausse et Jean Lacouture livrent de *Catherine II* et de *Gamal Abdel Nasser* (chacun signa une copieuse biographie de son sujet, respectivement en 2002 et 1971), Mona Ozouf livre un passionnant *Jules Ferry* (72 p., 9 €).

Jules Ferry (1832-1893) : un grand nom, présent dans les rues et sur les bâtiments officiels, qui ne dit rien de l'homme, guère plus de l'envergure de son projet intellectuel : en infléchissant l'idée de liberté, d'un droit pur à un pouvoir, une capacité à développer les facultés du citoyen, il fonde réellement un idéal républicain ouvert et émancipateur.

De la plume aigüe, concise et élégante qu'on lui connaît, Mona Ozouf dégage les lignes de force d'une pensée et d'une action dont la postérité garde une mémoire vive,

presque unanimement admise. Un paradoxe pour cet homme politique impopulaire – « *Ferry-la-famine* » dans le Paris de 1870 assiégé par les Prussiens, « *Ferry-sans-Dieu* » et « *Ferry-Tonkin* » à l'heure de l'exercice ministériel –, dont l'accession à la présidence du Sénat, quelques semaines avant sa disparition, ne rachète pas son échec à atteindre l'Elysée, six ans plus tôt.

En campant la génération sacrifiée qui fut la sienne, puisque les espoirs de février 1848 s'abîment dès le traumatisme de juin, avant le coup de grâce du 2 décembre 1851, Mona Ozouf montre le cheminement d'une pensée républicaine partagée entre le goût pour la liberté et la défiance envers toute forme de terrorisme d'Etat. Lecteur de Quinet, cet admirateur de 1789 évite les amalgames et pointe la vraie faillite de la Convention – la défaite de la représentation nationale devant la force de la rue le 31 mai 1793, préalable aux errements des Robespierre et autres Bonaparte – et ouvre la voie d'une pédagogie capable d'ancrer dans la durée l'idéal républicain. L'Instruction publique donc, dont il fixe les piliers (gratuité, obligation, laïcité surtout), fondant l'« *âme nationale* » sur la morale civique et l'histoire de France, ciments seuls capables de contenir le goût des Français pour la division.

Un message que la mémoire de 1905 comme les ruptures de l'heure appellent à reconsidérer.

Ph.-J. C.

# Blueberry mord la poussière

Il aura fallu dix ans à Jean Giraud pour achever, avec « Dust », le cycle de « Tombstone », une des plus riches aventures du lieutenant américain

**DUST**  
de Jean Giraud.  
Dargaud-Éditeur,  
série « Blueberry » 72 p., 11 €.

Dix ans pour arriver au bout de cette histoire, c'est quand même long. Dix ans à faire des petits dessins, ça peut paraître un peu futile ! Au rez-de-chaussée de son atelier en travaux, qui jouxte le pavillon qu'il habite, dans une rue tranquille de Montrouge (Hauts-de-Seine), Jean Giraud, soixante-sept ans depuis le 8 mai, tourne les pages de *Dust*. Le cinquième – et dernier – volume du « cycle de Tombstone » des aventures de Blueberry a paru fin mars. Il aura fallu dix ans à son auteur pour en venir à bout. Mais comme tout ce qui vient divertir avec qualité, cela n'en a rendu les « petits dessins » de Jean Giraud qu'un peu plus nécessaires.

Le héros créé par Jean-Michel Charlier (scénariste mort en juillet 1989) et par Jean Giraud (qui signe les albums de Blueberry du nom de Gir) est, depuis son apparition en 1963 dans les pages de l'hebdomadaire *Pilote*, l'un des succès de la bande dessinée, au même titre que Tintin, Astérix ou Spirou et Fantasio. Son éditeur, Dargaud, a prévu une mise en place de 200 000 exemplaires, plaçant ainsi ce dernier avatar de la série (28 albums au total) dans le peloton de tête de la BD. Pour les amateurs de l'ex-soldat sudiste passé, par conviction antiesclavagiste, dans l'armée des Tuniques bleues (nor-

distes), en lutte contre les injustices et spoliations que les conquérants de l'Ouest font subir aux Indiens, *Dust* vient conclure brillamment l'une des aventures les plus riches de Mike Steve Blueberry.

« J'ai mélangé deux scénarios, avec, en cours de route, une part d'improvisation. Il y a beaucoup de cheminement parallèles. Des éléments qui sont du pur western ; plusieurs histoires d'amour ; des figures qui représentent l'essor de la vie urbaine face aux ultimes résistants que sont Geronimo, Blueberry ou les frères Earp. Il y a aussi un personnage du tueur en série, qui relève de la "modernité" ; lui ne tue pas par nécessité comme dans la tradition du Far West, mais par plaisir. Et il y a tous ces allers et retours dans le passé de Blueberry. »

Le cycle de Tombstone est touffu, plein de rebondissements, avec de nombreux personnages secondaires. Ils prennent parfois le pas sur celui de Blueberry, passif, pour cause de blessures, durant une bonne partie de l'histoire, mais par qui passe tout. La fiction, parfois rythmée d'effets humoristiques, est juxtaposée à des éléments historiques, comme le combat des frères Earp contre la bande de Ma Clanton dans l'enceinte d'OK Corral, ou l'existence de ces pasteurs évangélistes qui pratiquaient la conversion et l'intégration forcée des « sauvages » dans des pensionnats.



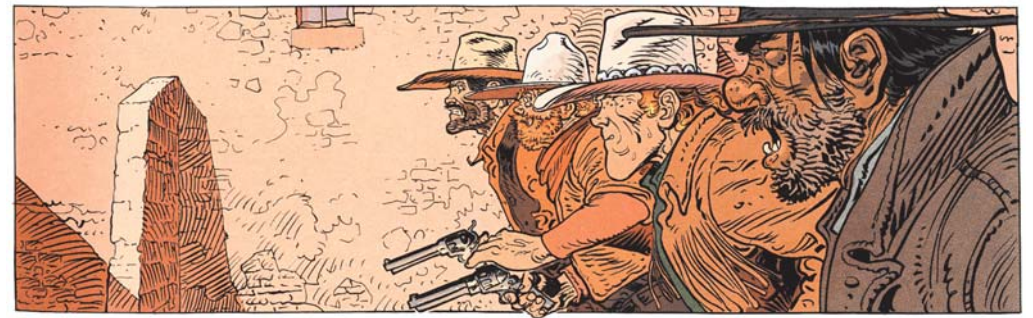
Graphiquement, Giraud est arrivé à une osmose idéale entre le dynamisme réaliste de Gir,

l'intensité urgente propre aux dessins dans la série « Blueberry » et ce sens du détail, la fluidité d'un trait plus mystique qui est la marque de Moebius, autre nom de plume de Giraud lorsqu'il aborde la science-fiction et l'onirisme.

Ombres et lumières, cadres serrés, rendu exceptionnel des trois dimensions, *Dust* éblouit. Et toujours, dans ce cycle de cinq albums comme dans d'autres, le souci de ne pas s'enfermer dans un style tout en gardant une cohésion. « J'aime continuer à surprendre. Blueberry a toujours évolué. En même temps que je progressais du point de vue du dessin, ce qui est logique, mais aussi à l'intérieur d'un même album. A certains moments je me focalisais sur le travail à la plume, sur des hachures ; à d'autres j'avais des envies de pinceau, d'à-plat. Parfois, Moebius prenait le dessus, puis c'était Gir. Je pense que dorénavant l'équilibre est trouvé. »

## 1843-1933

En riant, Giraud admet qu'il lui reste à améliorer ses personnages féminins. Qu'il s'agisse d'Harriett Tucker, l'amour sudiste ; de Katie Marsh, l'institutrice de *L'Homme à l'étoile d'argent* (1969) ; de Chihuahua Pearl, la presque épouse de Blueberry dans un cycle précédent (années 1970) ; de l'Indienne Chini ou de Dorée, piquante brunette qui pourrait, à l'avenir, penser les peines de cœur de Blueberry, ces jeunes femmes se transforment, à quelques pages d'intervalle. Il est vrai que l'univers de Mike S. Blueberry est un monde d'hommes... « Dans un long texte introductif à



DARGAUD BLUEBERRY

Ci-dessus, trois vignettes de « Dust ». Ci-contre : le lieutenant Blueberry

Ballade pour un cercueil, paru en 1974, Charlier imaginait la biographie de Blueberry. Né le 30 octobre 1843 et mort à Chicago le 5 décembre 1933, jour de l'abolition de la prohibition. Il aurait rencontré Butch Cassidy, Buffalo Bill, les frères Dalton, Crazy Horse, Sitting Bull... Ses amies s'appellent plutôt Calamity Jane. Charlier ne voyait pas Blueberry dans la romance... sinon ratée ! Mais son histoire avec Chihuahua n'est probablement pas finie. »

N'aimant pas figer son personnage, Giraud n'hésite pas à le confier

à d'autres. Il garde la maîtrise de la série centrale mais Colin Wilson ou Michel Blanc-Dumont ont donné de l'envergure aux aventures de jeunesse de Blueberry, avec François Corteggiani. Une série de trois albums a été dessinée par William Vance et terminée par Rouge. Il ne s'agit pas de disciples – Giraud, qui débuta auprès de Joseph Gillain, n'a pas formé de successeurs comme d'autres auteurs tels Edgar P. Jacobs – mais d'artistes avec leur style propre. « Le pire serait de former Blueberry, comme la série télévisée « Columbo », où il y a une

construction identique d'un épisode à l'autre, où seul le coupable change. Je suis très heureux du Blueberry qu'a réalisé Jan Koonen en accentuant l'aspect initiatique. »

Giraud est déjà en train de penser à d'autres histoires qui pourraient réintégrer les personnages de Red Neck et McClure, à une commande de l'éditeur américain DC Comics, à une exposition, à un projet de jeu vidéo ou encore à un dessin animé inspiré d'Arzach, une des créatures de son double, Moebius.

Sylvain Siclier

# Un fleuve de sang noir

Une évocation factuelle et sans pathos de la tragédie rwandaise

**RWANDA 1994.**  
Descente en enfer,  
de Cécile Grenier, Ralph  
et Pat Masioni.  
Albin Michel, 56 p., 13,90 €.

Barrages, contrôles, menaces, tortures, viols, massacres. Ce fut le lot de plusieurs millions de Rwandais, Tutsis ou Hutus modérés, pendant cent jours, d'avril à juillet 1994. Le quatrième génocide du XX<sup>e</sup> siècle s'est soldé par plus d'un million de morts (90 % de Tutsis), tués de manière atroce par les milices Interhamwe, par les escadrons de la mort de l'armée, par d'anciens voisins ou amis hutus...

La réalisatrice Cécile Grenier a séjourné six mois au Rwanda, petit pays surpeuplé et compliqué, autrefois baptisé « la Suisse de l'Afri-

que ». A partir de témoignages recueillis au « pays des mille collines », avec Ralph au scénario et Pat Masioni au dessin, elle a conçu *Rwanda 1994*. Dans cette BD, elle raconte l'histoire de Mathilde et de deux de ses enfants, Paul et Marie ; son troisième, un bébé né à la suite d'un viol par un soldat français, a été sauvé par des amis français.

Mathilde voit sa fillette déchirée par le crochet d'une voisine, se cache le long du fleuve Nyabarongo, à la recherche de son petit Paul qu'elle a perdu. Près d'elle, les Hutus extrémistes chassent les autres Tutsis, ces « serpents », ces « vipères ». Et les tuent à coups de machette, de pique, de perçuse, après les avoir fait longuement souffrir. Ils les brûlent à l'essence, aussi. Derrière les miliciens et les civils

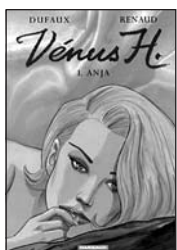
hutus, il y a la « garde », les paras français, la haine des radios hutus appelant au meurtre.

Factuel et sans pathos, le récit de Cécile Grenier ne cache rien : il décrit, il dénonce, il crie. Le dessin réaliste de Pat Masioni n'est pas toujours parfait. Mais ces images et ces dialogues terribles donnent corps aux témoignages tout aussi terribles lus dans *Dans le nu de la vie*, de Jean Hatzfeld (Seuil), ou *Survivantes*, d'Esther Muryoway et Souâd Belhaddad (L'Aube).

Y.-M. L.

★ Les auteurs de *Rwanda 1994* consacreront leur album vendredi 3 juin, à 18 h 30, à la librairie La Manœuvre, 58, rue de La Roquette, 75011 Paris. Une dédicace en forme d'hommage amer.

## ZOOM



■ **VENUS H. :**  
ANJA, de Jean  
Dufaux  
et Renaud  
L'argent,  
le pouvoir,  
l'amour et  
ses multiples  
digressions,  
dont le sexe,  
sonit au cœur  
de cette nouvelle série conçue par le prolifique et talentueux scénariste Jean Dufaux (*Giacom C.*, *Jessica Blandy*, *Les Voleurs d'empire*, *Murena...*). Anja est une prostituée de luxe qui va tomber amoureuse d'un jeune juge qu'elle doit pourtant contribuer à faire chanter. Inspiré d'*Histoire d'O.*, ce récit dessiné en couleurs directes par Renaud croise les fantômes d'André Breton ou de Jean Giraudoux et fait allusion à l'œuvre peinte de Jean Rustin, dans un Paris à peine fantasmé où les déjeuners d'affaires et les rendez-vous dans les grands hôtels font écho aux partouzes, et l'élégance au sordide. Y.-M. L. Dargaud, 48 p., 13 €.

■ **POPEYE**, d'Elzie Crisler Segar  
Trois aventures de Popeye composent ce fascicule qui, pour la première

fois, restituée, grâce au jeune dessinateur Gilles Tévessin, les couleurs des « strips » originaux publiés entre 1936 et 1937 dans la presse américaine. Ce triptyque avait déjà paru en français dans *Charlie Mensuel*, puis aux éditions Futuropolis en 1980. Cette réédition permet de redécouvrir l'aspect homérique du personnage de Popeye et de son petit monde, de Brutus à la Sorcière des mers. Y.-M. L. Denoël, 220 p., 15 €.

■ **PACUSH BLUES : AUTOPSIE DE MONDES EN DÉROUTE**, de Ptiluc Ils s'appellent Bravo, Mec ou Szandec, ou encore Sessidi et Amphet. Ce sont des rats, qui vivent dans la glace, à l'abri du reste du monde. Et qui se partagent la production et la distribution de textiles, de bois et de viandes. Le héros d'*Autopsie de mondes en déroute*, lui, veut vivre à part de la communauté musquée, même s'il sait à quel point il est difficile de vivre en individualiste dans un monde d'échanges de plus en plus marqué du sceau de la mondialisation et des nouvelles technologies, dont le téléphone portable n'est pas le moindre. En sortant de ses galeries de glace et en affrontant le monde extérieur – en l'occurrence des

camions sur l'autoroute, avec passe-relais et trafics organisés par des rats funambules – notre héros se rendra compte des maigrités du commerce mondial et en déduira que l'âge du Silex n'est pas loin... Ptiluc raconte une fable animalière aux allures de traité d'économie politique. Un traité très noir qui fait rire jaune. Y.-M. L. Vents d'ouest, 72 p., 12 €.



■ **LA FILLE DU YUKON : LES ESCALIERS D'OR**, de Sinisa Radovic et Philippe Thirault C'est un récit à la Jack London, une époque, une épopée dans le grand Nord canadien, quand la fièvre de l'or poussait des émigrants et des aventuriers vers les flons prometteurs. Justin et Christina fuient Seattle par le train de la Northern Pacific, échappent à un déraillement et échouent dans un camp de tentes plantées dans la boue, au sein d'un monde de brutes, d'escrocs et de paumés. Mais ils doivent encore gravir des escaliers

**LE VOL DU CORBEAU – TOME 2**  
de Jean-Pierre Gibrat.  
Coll. « Aire libre »,  
Dupuis, 56 p., 12,94 €.

Jeanne lit *Cyrano de Bergerac* sur l'*Himalaya* : la phrase pourrait avoir été prononcée sur les ondes de Radio-Londres. C'est en réalité la description d'une des scènes du deuxième tome du *Vol du corbeau*, de Jean-Pierre Gibrat.

Sur l'*Himalaya*, péniche réquisitionnée par la Wehrmacht en juin 1944, la jeune héroïne, membre du PCF clandestin, lit Jean Rostand pour tromper le temps, en attendant François, son amant, voleur de haute volée qui trafique pour la Résistance mais surtout pour lui-même, en ponctionnant les intermédiaires du marché noir.

Pendant ce temps, il s'en passe des choses sur l'*Himalaya* ! Le soldat allemand de faction – un « malgré-nous » alsacien mais qui se révèle finalement assez peu antinazi – tente de violer Jeanne après l'avoir arrachée aux griffes de la Milice. Des Spitfire britanniques attaquent la péniche...

## ANNÉES SOMBRES

La jeune résistante fait une visite éclair à Paris pour essayer de retrouver sa sœur Cécile. Dans une librairie, elle se sert de pages d'un livre comme d'une boîte à lettres. Car pour broser cette comédie de mœurs, pétrie de trahisons politiques et amoureuses, Jean-Pierre Gibrat a joué les chroniqueurs attentifs et inspirés. Pas un détail ne manque au décor, qu'il s'agisse des

monuments urbains ou des canaux de Bourgogne, pas un bouton à une robe, pas un fil à une écharpe ou un bonnet. Les dialogues eux-mêmes sont estampillés années sombres : en 1944, les Boches sont des « chameaux » et les Français sont dans « la mouise ».

Mais cette BD n'a rien d'une bluette. Certes, Jeanne et Cécile sont délicieusement dessinées à la pointe de la plume et du pinceau. Certes, le dessin et les coloris sont parfaits, le récit mené tambour battant, avec émotions, rebondissement violents et érotisme vaporeux en sus. Mais l'horreur est tapie au creux du récit, avec ses traîtres et ses bourreaux, ses profiteurs et ses planqués, ses trains et ses barbelés.

Y.-M. L.

de glace avec matériel de mineurs et équipement de survie sur le dos, avant de parvenir à leur concession. Tout cela avec des justiciers à leurs trousses... Philippe Thirault a le sens du rebondissement et du rythme, tandis que Sinisa Radovic, dessinateur formé à Moscou et initiateur de la revue de BD serbe *Bager*, propose un dessin où l'on devine des traits et des attitudes hérités des écoles d'art du réalisme socialiste et des cadrages qui accentuent la dramatisation du récit. Y.-M. L. Dupuis, « Empreintes », 56 p., 12,95 €.

■ **HISTOIRES URBAINES DE JULIUS KNIPL, PHOTOGRAPHE**, de Ben Katchor Pommade miracle, détecteur de résurrection, saison des déménagements, brigade de volontaires cyniques... L'univers quotidien de Julius Knippl, le photographe loufoque créé par Ben Katchor, s'apparente à celui de Dada. On lit, on se frotte les yeux devant les tergiversations de ces petits bonshommes qui trimballent leur solitude en noir et blanc dans les rues de Big Apple, avant de faire une pirouette sémantique comme ils l'ont fait dans les pages des grands journaux tels que le *New York Press* ou le *Washington*

*DC Paper*. Un album à lire au compteur-gouttes ou à méditer. Y.-M. L. Casterman « écritures », 224 p., 12,75 €.



■ **L'EAU ET LA TERRE**, de Séra Le 17 avril 1975, les Khmers rouges font évacuer les villes du Cambodge. Les habitants, surnommés « 17 avril »,

sont « réduits ». L'Angkar (l'Organisation) et les « mit » (camarades) leur impriment la marque de la révolution à coups de travail forcé, de mariages obligatoires, de tortures et d'exécutions sommaires. Pendant quatre ans, les Cambodgiens vivent en sursis. C'est l'époque où un lézard est un mets de choix, où une mère attendant sa fille sur un chemin tourné vers l'ouest – la direction de la mort dans la tradition khmère – est abattue... En trois chapitres mettant en scène plusieurs destins, à l'aide de dessins d'une extrême finesse dont beaucoup sont inspirés de photos (Philip Jones Griffiths, Marc Riboud,

Tea Him Heang...), utilisant une cartographie explicative et des extraits de discours et de slogans des Khmers rouges, Séra raconte, avec des coloris sépulcraux, cette tragédie qui coûta la vie à plus d'un million de personnes. Préfacée par le cinéaste Rithy Panh, *L'eau et la terre* est un album d'une beauté désespérante. Y.-M. L. Delcourt, « Mirages », 112 p., 14,95 €.

■ **CINEMA PANOPTICUM**, de Thomas Ott Une fillette erre dans une foire, et pénètre dans le stand du « Cinema Panopticum ». En cinq séquences nimbées de visions dantesques, les éléments les plus anodins sont fécondés par l'étrange, la mort, la fin du monde. Dessins en noir et blanc, sans dialogues ni commentaires – superflus. Avec son style inimitable, influencé par le dessin fantastique et d'horreur, la gravure et les images « primitives » de la BD, le monde du dessinateur et illustrateur suisse Thomas Ott, dont les œuvres, multiprimées, s'exposent à New York, Paris, Berlin, Angoulême, etc., oscille entre froideur désespérée et pessimisme quotidien. Y.-M. L. Ed. L'Association, 102 p., 18 €.

## Soldat du PCF

Une traversée du siècle et des guerres coloniales, par un témoin critique, jusqu'à la rupture avec le parti

**OFFICIER ET COMMUNISTE DANS LES GUERRES COLONIALES**  
d'Isabelle Sommier et Jean Brugié.  
Flammarion, 436 p., 23 €.

En 1944, le chef des FFI de Toulouse était le colonel Berthier. Ce n'était pas un descendant d'un maréchal d'Empire mais un agrégé de philosophie, plus connu aujourd'hui sous son nom véritable, Jean-Pierre Vernant. Il était communiste, mais ce n'est pas le PCF qui avait fait de lui un résistant, que de Gaulle nomma compagnon de la Libération. Avec lui, d'autres intellectuels devenus officiers étaient Ignace Meyerson (colonel Montfort) et Serge Asher (colonel Ravel). A tous, le PCF suggéra de rester dans l'armée pour former les cadres de l'armée nouvelle et attendre une prise éventuelle du pouvoir. Ils déclinerent l'offre.

Henri Tanguy (le colonel Rol) accepta, lui, et végéta à Versailles dans un dépôt d'« isolés ». Il fut pour son parti un spécialiste des questions militaires, mais n'eut pas de commandement effectif, cependant que Pierre Georges (le colonel Fabien) se faisait tuer sur le front d'Alsace. Jean Brugié, lui, fils d'officier (son père devint général), engagé dans les FTP, participa à la guerre comme sous-officier, tint garnison à Berlin et fut un (mauvais) élève à l'École de Coëtquidan-Saint-Cyr. Il entassa au cours d'une longue vie – il est né en 1926 et est toujours de ce monde – quatre-vingt-huit cartons d'archives qu'il a mis à la disposition d'Isabelle Sommier, spécialiste de la violence. De ces documents, et d'une cinquantaine d'entretiens, est né un livre vraiment singulier.

C'est l'histoire d'un homme à travers l'histoire d'une armée : l'École de Coëtquidan, puis l'Indochine, la Tunisie, l'Algérie en guerre, la retraite en 1966 (ce qui lui permet d'adhérer publiquement à son parti), un poste d'adjoint chargé de la culture dans la municipalité d'Arcueil, une rupture avec le PC quand celui-ci se rallie à la force de frappe,

diverses tentatives « à gauche de la gauche ». L'homme se sent à l'aise parmi ces marginaux. Dans l'armée, Jean Brugié fut un témoin extrêmement critique, présent en Indochine parce que son parti lui avait dit qu'il devait y aller, empêchant par sa présence et son action des massacres que d'autres étaient tentés de faire, transmettant en France des informations, mais discipliné et ne passant pas à l'ennemi comme ceux que Jean Doyon appelle « les soldats blancs de Ho Chi Minh ».

Il est, bien entendu, surveillé de près par la Sécurité militaire et frise l'arrestation à son retour à Marseille, mais est laissé finalement en liberté. Sa carrière est médiocre. L'armée lui refusa l'accès au grade de chef de bataillon.

### MENACÉ DE MORT

Cette traversée du siècle et des guerres coloniales nous vaut un récit souvent savoureux, où la pêche à la truite a du mal à coexister avec les rizières du Tonkin, où le résistant a des rencontres pénibles avec les officiers napoléoniens ou aspirant à le devenir, mais où l'histoire avec un grand H, ou plutôt, comme disait Georges Perec, une grande hache, est sans cesse présente, où l'amour de sa femme, Hélène, l'aide à supporter une vie plutôt rude, où les paysages sublimes de la baie d'Along ne font pas oublier que seules, ou presque, les minorités ethniques appuient l'armée française.

A plusieurs reprises, Jean Brugié fut menacé de mort par ses camarades et ses supérieurs. Il survécut tout de même, entassant les documents, dont une sélection est reproduite à la fin du livre. L'armée française et cette autre armée qu'est le PCF sont révélées par petites tranches de vie, par ce que Stendhal appelait les « petits faits vrais ». « Il est difficile d'être communiste dans l'armée, mais tout aussi difficile d'être militaire au Parti. » Ce n'est pas le mot de la fin mais cela résume bien le livre.

Pierre Vidal-Naquet

### LE VERFÜGBAR AUX ENFERS

**Une opérette à Ravensbrück** de Germaine Tillion.  
Avant-propos de Tzvetan Todorov, introduction de Claire Andrieu.  
Ed. de La Martinière, 224 p., 30 €.

### LES ENNEMIS COMPLÉMENTAIRES

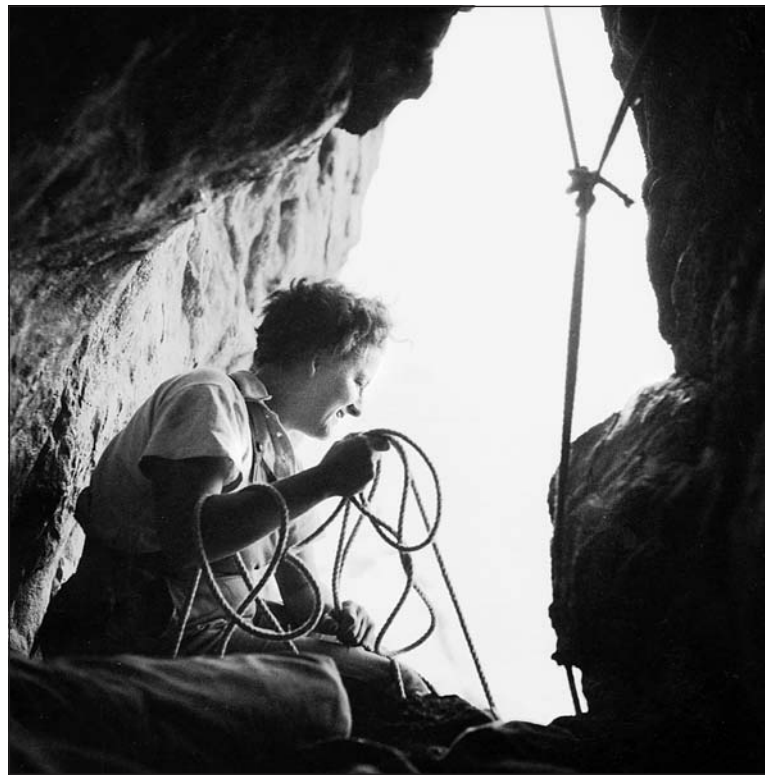
**GUERRE D'ALGÉRIE** de Germaine Tillion.  
Préface de Jean Daniel.  
Ed. Tirésias, 408 p., 25 €.

Coincitant avec son quatre-vingt-dix-huitième anniversaire, la parution de deux ouvrages, d'époques et de nature très différentes, est l'occasion de revenir sur le parcours de Germaine Tillion. On ne saurait trop recommander de lire les deux textes d'un même mouvement parce qu'ils permettent, tout en pensant deux périodes de gros temps du siècle dernier, de mieux comprendre une personnalité hors du commun.

Pionnière de la Résistance dès 1940 au sein du groupe du Musée de l'Homme, arrêtée en août 1942, Germaine Tillion fut déportée en octobre 1943, comme sa mère, qui fut gazée le 2 mars 1945. C'est à Ravensbrück qu'elle rédigea, à la fin de 1944, le document exceptionnel, inédit jusqu'à ce jour, qu'est *Le Verfügbar aux Enfers*. Verfügbar, c'est-à-dire « disponible » pour les corvées, l'ethnologue rassembla ses observations sous la forme inattendue d'une opérette traitant du camp. On ne résume pas un texte pareil. Bornons-nous à dire que, corrosif et distancé, il use du rire comme d'une arme, pratique l'auto-dérision et regorge d'informations brochant une saisissante peinture de cette société concentrationnaire. Comme l'écrit Claire Andrieu, il prouve qu'une fiction comique peut transmettre la vérité d'une réalité effroyable. Édité avec un soin remarquable, il est accompagné de notes concises, dues à Anise Postel-Vinay, qui traduisent le langage du camp. Un fac-similé du carnet

## Résister à l'inhumanité

En 1957, Germaine Tillion dialogue avec Yacef Saadi, un des dirigeants du FLN, sur les attentats mortels contre les civils. Et en 1944, au cœur de l'enfer, à Ravensbrück, l'ethnologue avait écrit une opérette



Germaine Tillion photographiée dans une grotte algérienne par Thérèse Rivière. Photographie extraite de « L'Algérie aurésienne » (La Martinière)

confectionné sur place est glissé dans une pochette à l'intérieur de l'ouvrage : le lecteur aura ainsi physiquement la mesure de la somme d'astuces, d'ingéniosité et de courage qu'il fallut pour réaliser et préserver ce petit trésor d'humanité au fin fond de l'inhumanité.

### « LE SANG INNOCENT »

On retrouve la même aptitude à prendre de la distance au cœur du malheur dans *Les Ennemis complémentaires*, publié en 1960 et remanié depuis. L'ouvrage éclaire la chronologie de l'engrenage de la terreur, montrant combien les criantes inégalités de la colonisation agissent comme « un brûlot allumé en permanence près de cet immense monceau de brindilles sèches ».

Sont relatées, sur la foi de notes écrites à chaud, les entrevues secrètes que l'ethnologue eut les 4 juillet et 9 août 1957 avec Yacef Saadi,

chef de la zone autonome d'Alger pour le FLN. Extraordinaires scènes au cours desquelles des clandestins endurcis sont intimidés par leur interlocutrice et fascinés par ses récits de résistance. La glace rompue, Saadi dit qu'ils ne sont pas des assassins. La réponse fuse : « Vous êtes des assassins. Vous avez versé le sang innocent. Le sang innocent crie vengeance. Si je suis ici en ce moment, c'est pour l'amour du sang innocent, français ou algérien, je n'ai jamais fait la différence. » Saadi s'engage alors à ne pas tuer de civils et tiendra un temps parole.

Le livre comporte une méditation sur le monde moderne et les processus de colonisation avec de fortes notations sur la mémoire.

Il y a beaucoup à glaner également dans le dossier accolé au texte, de la correspondance codée avec Yacef Saadi aux échanges épistolaires avec le général de Gaulle.

La compassion entière, exigeante, fraternelle de Germaine Tillion n'est jamais mièvre. Elle sait la difficulté qu'ont les humains à s'entendre, connaît leurs limites mais ne renonce jamais. A bien la lire, son impossible défi de désamorcer les haines à l'œuvre en Algérie, sa répulsion pour tout ce qui dégrade les humains puisent bien dans l'expérience de la résistance, du camp, et de la résistance dans le camp. Entourée et épaulée par ses ami(e)s résistant(e)s, toujours présent(e)s en toile de fond, Germaine Tillion bataille intelligemment, tactiquement, furieusement sans rien renier de ses valeurs. Et, pour couronner le tout, chez elle, l'humour est une vertu cardinale. Ce portrait ne verse-t-il pas dans l'hagiographie ? Lisez le sidérant *Verfügbar aux Enfers* et vous verrez que non.

Laurent Douzou

## ZOOM



### HISTOIRE DE LA GUERRE D'INDÉPENDANCE ALGÉRIENNE

de Sylvie Thénault

Auteur en 2001 d'un ouvrage remarquable tiré de sa thèse sur l'exercice de la justice dans la guerre d'Algérie (*Une drôle de justice*, La Découverte), Sylvie Thénault propose cette fois une synthèse raisonnée et aussi dépassionnée que faire se peut. A côté des deux forces principales à l'œuvre, l'armée française et le FLN, sur lesquelles l'attention se focalise volontiers d'ordinaire, elle met en relief les tensions et divisions internes aux deux camps. Le titre de l'ouvrage lui-même témoigne du souci d'échapper aux stéréotypes pour cerner au plus près la portée historique de l'événement qui s'est joué entre 1954 et 1962 : ni « guerre d'Algérie » ni « Révolution algérienne » donc, mais « guerre d'indépendance algérienne ». Non sans insérer l'épisode dans une longue durée coloniale, le livre décortique les années de guerre selon un plan chronologique clair qui intègre les acquis les plus récents d'une historiographie dont l'historienne fait observer avec raison qu'elle souffre encore d'un déséquilibre au détriment de la partie algérienne. Ce sera là le prochain défi à relever pour les historien(ne)s. L. Do Flammarion, 304 p., 21 €.

### LE LIVRE, MÉMOIRE DE L'HISTOIRE. Réflexions sur le livre et la guerre d'Algérie

de Benjamin Stora

Après avoir réfléchi sur la mémoire (*La Gangrène et l'oubli*, La Découverte, 1991) et sur le cinéma (*Imaginaires de guerre*, La Découverte, 1997), Benjamin Stora poursuit son exploration des territoires de la mémoire de la guerre d'Algérie en s'intéressant à la production des écrits (3 000 ouvrages en langue française, 300 en langue arabe). Au fil de courtes mises au point, indépendantes les unes des autres mais qui croisent les mêmes questionnements, sont notamment évoqués le poids du traumatisme de la guerre, les effets de proximité de la période, la censure, la notion d'exil, la circulation de l'image par les livres. Un précieux outil historiographique et méthodologique. L. Do Le Préau des collines, 154, rue Oberkampf, 75011 Paris, 272 p., 24 €.

### CHÈRE ALGÉRIE. La France et sa colonie 1930-1962

de Daniel Lefeuvre

De 1930 à l'indépendance qui conclut plus de sept ans d'une traumatisante guerre d'émancipation, la France a plutôt secouru l'Algérie qu'elle ne l'a exploitée. C'est ce qu'établit Daniel Lefeuvre dans cette somme heureusement rééditée (elle fut oubliée en 1997 par la Société française d'histoire d'outre-mer), au prix d'un patient défillement d'archives jusqu'alors inexplorées, de l'armée comme des entreprises. D'où il ressort que les légendes ont la vie dure (non, l'immigration algérienne en France n'a correspondu à aucune nécessité économique, mais d'abord un moyen de résoudre la surcharge démographique de la colonie, placée « sous assistance respiratoire ») et que les historiens ont encore du travail. Un chantier civique autant que scientifique. Ph.-J. C.

Préface de Jacques Marseille, Flammarion, 512 p., 24 €.

★ Signalons aussi l'étude de Sybille Chapeu, *Des chrétiens dans la guerre d'Algérie*. L'Action de la Mission de France (éd. de l'Atelier, 272 p., 27 €).

## Les maux de l'Algérie indépendante

Le regard sans complaisance de deux journalistes sur leur pays

### UN REGARD CALME SUR L'ALGÉRIE

d'Akram Belkaïd.  
Seuil, « L'Histoire immédiate », 284 p., 21 €.

### AU REFUGE DES BALLES PERDUES

**Chroniques des deux Algérie** de Sid Ahmed Semiane.  
La Découverte, 228 p., 15 €.

C'est à porter sur l'Algérie convalescente un regard apaisé que s'essaie Akram Belkaïd, un ancien élève officier devenu journaliste, dans un essai où les souvenirs personnels portent les réflexions politiques. Tout ce qui a tissé l'histoire de l'Algérie indépendante est revisité : l'armée, « toujours populaire », mais dont il est vain d'attendre qu'elle initie une « révolution des œilletons » sur le modèle portugais ; la sécurité militaire, qui gangrène l'appareil étatique et dont l'impunité est « un obstacle à la démocratie » ; le statut de la femme, dont l'amélioration ne sau-

rait attendre « une hypothétique mutation soudaine de la société » ; l'économie, qui, malgré la manne pétrolière, reste « une économie de bazar », comme l'a démontré la saga de Rafik Khalifa, qui a berné des centaines de milliers de petits épargnants ; la question berbère, et à travers elle celle de l'identité algérienne...

### INERTIE ET INCOMPÉTENCE

Les jugements les plus sévères vont aux détenteurs du pouvoir, que les Algériens appellent « les décideurs », une « boîte noire mafieuse » où se retrouve la fine fleur de la hiérarchie militaire. « Le plus souvent, les décideurs sont plutôt des non-décideurs dont l'obsession est de toujours gagner du temps », note l'auteur, qui fait de l'inertie et de l'incompétence les caractéristiques du pouvoir algérien. Ainsi l'arrivée d'Abdelaziz Bouteflika à la tête de l'Etat en 1999 puis sa réélection seraient moins la conséquence de son talent à s'affranchir des fameux décideurs que celle des attermolements de ces derniers.

L'auteur n'est pas plus tendre pour les « réformateurs » qui, au pouvoir de septembre 1989 à janvier 1991, ont cru possible de travailler avec les décideurs. A ses yeux, il fallait « se battre, occuper la rue, exiger une nouvelle Constitution » et ne pas laisser le terrain libre aux islamistes.

L'histoire a pris une autre tournure, assez sinistre et désespérante, dont un jeune journaliste, Sid Ahmed Semiane, a tenu la chronique pendant des années dans les colonnes du quotidien *Le Matin*, aujourd'hui disparu. Féroces, drôles, désespérés, parfois d'une mauvaise foi que seul le talent peut excuser, ses billets rendent compte de l'itinéraire d'un intellectuel qui, enrôlé dans un combat contre l'intégrisme, a découvert qu'il participait à une « mascarade ». « Ecrire dans un journal qui publie de faux communiqués du GIA en connaissance de cause, c'est aussi, quelque part, être parti prenante de la dérive », confesse celui qui signait SAS. Devenu « apostat », il a préféré quitter la scène sur la pointe des pieds.

Jean-Pierre Tuquoy

## Un recueil de témoignages sur la torture

### LA TORTURE AUX AVEUX

de Charles Silvestre.  
Ed. Au diable vauvert, « Pamphlets », 110 p., 10 €.

Ce livre oblige, par les témoignages et les documents qu'il présente, à un travail de vérité. Le devoir de mémoire qu'il impose ne se confond nullement avec un acte de souvenir,

### Mohammed Harbi

lequel, une fois commémoration faite, voit sa dette envers le passé réglée. Il s'agit d'un tout autre devoir, un devoir civique qui a à donner sens au présent, un impératif

politique afin que ce qui a eu lieu ne puisse plus jamais être. Exemple d'un tel devoir de mémoire : l'acte de Jacques Chirac reconnaissant la responsabilité de l'Etat français, et donc de la France, dans la livraison des juifs aux nazis entre 1941 et 1944. Aujourd'hui, un autre devoir de mémoire s'impose. Durant la guerre d'Algérie, la torture a existé, non pas comme bavures relevant d'aléas circonstanciels, mais comme une institution quasi officielle, sous la responsabilité consciente de l'Etat français et de ses gouvernants, de Guy Mollet, en 1956, jusqu'à l'arrivée de De Gaulle, en 1958.

Le petit livre de Charles Silvestre

est d'une importance historique inégalable. Il offre d'abord les témoignages d'Henri Alleg (torturé), de Josette Audin (épouse de Maurice Audin, assassiné par ses tortionnaires), de l'épouse du général Paris de Bollardière ; des avocates Nicole Dreyfus et Gisèle Halimi, des insoumis Alban Liechi et Noël Favrelière, et de Madeleine Rebérioux, Pierre Vidal-Naquet, Jean-Pierre Vernant, Laurent Schwartz, Germaine Tillion. S'y ajoutent les aveux des généraux Massu et Aussaresses (l'un regrettant, l'autre persistant).

Lionel Jospin est cité, qui déclarait : « Ce n'est pas un problème dont la France puisse s'accuser », précisant que « les centaines de milliers

de soldats du contingent qui se sont succédés en Algérie ont fait leur devoir ». A quoi on peut objecter que dans les années 1940 des millions de Français n'ont livré aucun juif. Mais l'Etat français, oui ! De même, juger de la torture comme d'actes d'individus, c'est n'y voir que des excès. Or il s'agit de responsabilités engageant la France. Les tortionnaires étaient couverts, mieux : ils étaient en service commandé.

Ce petit livre à vocation pédagogique est un appel pour que la France, aujourd'hui si exigeante, à juste titre, sur le respect des « droits de l'homme » fasse acte de vérité à l'égard d'elle-même.

L'historien des anciens combattants publie le journal de bord de sa guerre d'Algérie, sans sacrifier à la vogue de l'ego-histoire

## Antoine Prost témoin mobilisé

L'annonce de la publication des *Carnets d'Algérie* d'Antoine Prost (Tallandier, 208 p., 21 €) semblait livrer aux naïfs la clé du choix de sa thèse sur les anciens combattants ; elle pouvait en surprendre d'autres, plus avertis, qui savent les réticences de l'historien à sacrifier à la vogue de l'ego-histoire. Pourtant, ce journal de bord, tenu de janvier à septembre 1960 par le jeune normalien, sous-lieutenant versé au 5<sup>e</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs algériens, qui vécut les

parfois des confrontations après coup aux documents conservés à Vincennes, au service historique de l'armée de terre. Seul importe le compte rendu d'une singularité qui n'est jamais celle du héros – pour tant il a dû falloir du courage pour commander une section, où ils n'étaient que trois Européens, les conscrits algériens pouvant être tentés par une désertion massive – mais bien celle du chroniqueur.

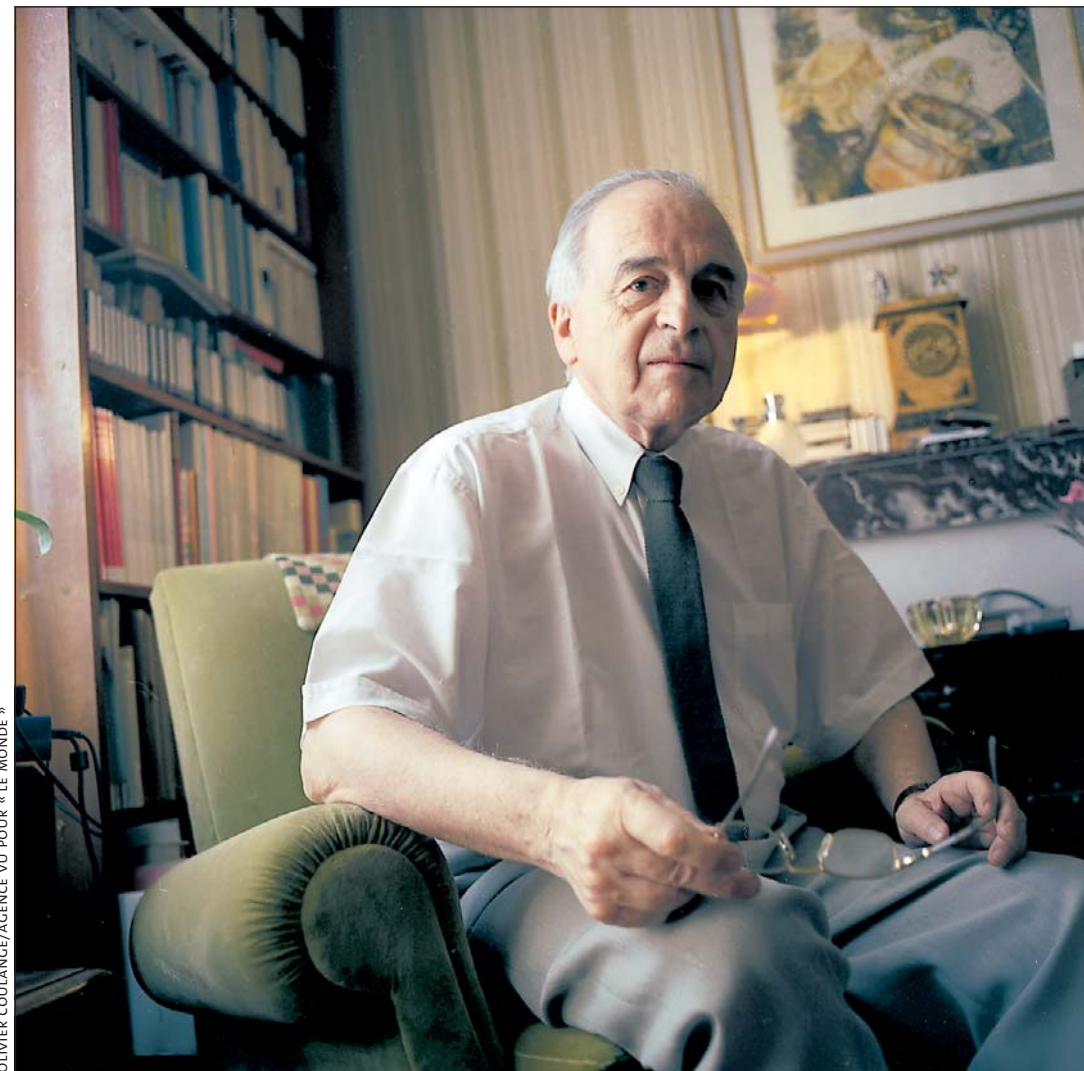
« Sans haine et sans passion » au dire de ceux qui partagent avec lui

Antoine Prost, parti sans « aucune adhésion profonde à ce travail encore inconnu », goûte en fait avec une sorte d'innocence à cette « sorte de scoutisme tardif ». On n'en saura pas plus sur les états d'âme du diariste.

Même l'irruption du familial est évacuée au plus vite (« Retour 9 heures. Télégramme m'apprenant la naissance ») : bien malin qui y découvrira que la petite Jeanne-Marie, dont la naissance valut à son père une affectation en métropole fin 1958, vient d'avoir une petite sœur, Antoinette !). Une seule fois la consigne est rompue, simple incise à propos des aléas du transport ferroviaire à Blida, où le service est globalement assuré. « Ainsi en était-il en 1943-1944 des chemins vicinaux du Jura. »

### RETOUR SUR L'ORIGINE

C'est là un retour sur l'origine, puisque Antoine Prost est né le 29 octobre 1933 à Lons-le-Saunier, au sein d'une famille de juristes. Hommes de loi, rigorisme et faïence blanche : une bourgeoisie catholique pratiquante, austère et digne. La lignée paternelle cumule les docteurs en droit. « A quinze ans j'avais déjà une solide culture juridique. » A Orgelet (2 000 habitants), l'adolescent se nourrit à la bibliothèque familiale, celle de l'honnête homme classique, lisant Rousseau dans une édition du XVIII<sup>e</sup> siècle. « Ce milieu intellectuel n'était pas très loin de l'histoire, certaines thèses de mes parents étudiant la démographie ou les Etats généraux à Besançon. » Seul hic pour celui qui devait siéger à nombre de commissions d'études sur le monde de l'enseignement : « Dans ce milieu, l'éducation nationale n'était pas très bien vue. »



OLIVIER COULANGE/AGENCE VU POUR « LE MONDE »

### Les chantiers de l'historien

Plusieurs domaines ont retenu Antoine Prost : l'histoire sociale, avec *La CGT à l'époque du Front populaire* (Colin, 1964), *Les Conseillers généraux en 1870, étude statistique d'un personnel politique* (PUF, 1967) et la thèse magistrale sur *Les Anciens Combattants et la société française 1914-1939* (Presses de la FNSP, 1977), à compléter avec le petit « Archives », *Les Anciens Combattants* (Gallimard-Julliard) ; l'éducation, histoire et perspective, avec *Histoire de l'enseignement en France 1800-1967* (Colin, 1968), *L'enseignement s'est-il démocratisé ?* (PUF, 1986) ou *Eloge des pédagogues* (Seuil, 1985) ; la méthodologie enfin avec les nécessaires *Douze leçons sur l'histoire* (Seuil, 1996) ou le récent *Penser la Grande Guerre*, avec Jay Winter (Seuil, 2004).

derniers mois de la guerre aux confins de l'Atlas saharien, n'a rien d'un document intime. Conçue par un historien convaincu de l'importance du témoignage, cette relation factuelle évacue tout ce qui touche à la vie privée du scripteur. Réservant de son propre aveu aux « notations personnelles » la page de gauche des petits carnets qu'il a noircis au fil des 273 jours (le décompte figure en tête de chaque reprise de plume), Prost n'en fit pas usage. Sinon pour quelques compléments, repentirs mentionnés à chaud, fruit

cette vie de garnison engourdie, sans combats réels, minée par la question de la torture, dont l'usage est connu, par une pratique démocratique irréaliste, voire ubuesque lors des cantonales de mai 1960, et par les « regroupements » qui coupent les paysans de leurs terres au risque de la famine.

Pour le reste, missions de reconnaissance, ravitaillement et craphut, le service est d'une plate routine. S'il s'inquiète de prendre un peu « la mentalité du caïd » (« il va falloir y faire attention », s'avertit-il),

Heureusement pour lui, le net contraste qu'offre sa famille maternelle lui ouvre d'autres horizons. Commerçants cultivés, les Duhem apprécient la peinture, vont au concert et pratiquent l'instrument : « Ma mère a pris des leçons de piano avec Cortot. » Violoniste dès l'enfance, Antoine Prost garde intact son goût pour la musique de chambre, juste réduit un temps, au départ des enfants, qui partageaient sa ferveur chambriste, à la pratique du piano.

Le versant maternel est aussi plaisant que puissant. Patron reconnu, Edouard Duhem est président du Syndicat des petits commerçants ; aussi joue-t-il un rôle majeur lors du Front populaire, avant, plus tard, d'aider la carrière d'Edgar Faure.

Malgré ces auspices favorables, l'enfance est difficile. Le père, avoué, achète son étude en 1938. Mais la guerre brouille les cartes. Pri-

sonnier de guerre, il peine, de retour en avril 1945, à redémarrer l'étude. « A 44 ans, il repartait à zéro. On recevait les clients dans l'appartement, ma mère faisait la dactylo. » Et coupant court à l'évocation personnelle, Prost de résumer : « C'est là un cas classique de la contre-mobilité. »

Il ne sera pas un héritier et c'est en boursier qu'il intègre le lycée du Parc à Lyon, interne le temps de faire hypokhâgne et khâgne. Suit un cursus sans faille (agrégation, troisième cycle de sciences politiques, doctorat ès lettres, CNRS) et une participation à la vie civique d'un exceptionnel engagement, autour de la mairie d'Orléans comme des cabinets ministériels (Savary, Rocard).

Pour lui donc, la guerre d'Algérie n'est pas un événement fondateur : ni coupure ni origine. Mais, s'il récupe toute posture d'auteur dans ces *Carnets*, composés en « témoin »,

Prost dévoile, au hasard de son propos, sa sensibilité – de musicien ? – au monde sonore. « A la Corbin ».

Deux souvenirs d'enfance, forts. Les Allemands, à Orgelet, chantant en montant au champ de tir, pendant que son père est en captivité, écho traumatique de la faille des élites – Prost stigmatise la démission de l'opinion face à « la guerre d'Espagne comme une trahison de (son) milieu ». Pâques 1944, surtout. Retour à vélo d'Orgelet à Lons, d'ordinaire effectué en tram, mais une opération contre le maquis du Jura suspend le service. Et la traversée de Dompierre (« un petit Oradour où on avait fusillé tous les hommes »), vestiges fumants du lieu-dit la Bifurcation. Témoin à 10 ans de l'inhumanité à l'œuvre. De quoi décider d'une vocation d'historien comme d'un engagement citoyen.

Ph.-J. C.

Philippe Berthier publie avec Yves Ansel le premier des trois volumes d'une nouvelle édition des « Œuvres romanesques » de Stendhal dans la « Pléiade »

## « La période que nous traversons est bien peu stendhalienne... »

La première édition des romans et nouvelles de Stendhal dans la « Pléiade », due à Henri Martineau, date de 1932-1933, c'est-à-dire des débuts de la collection. Elle fut révisée et reprise, en deux volumes, en 1947-1948. C'est celle que nous connaissons jusqu'à aujourd'hui. Mais en un peu plus d'un demi-siècle, l'étude et l'approche de l'auteur de *La Chartreuse de Parme* ont, bien sûr, considérablement évolué. C'est pourquoi la nouvelle édition des *Œuvres romanesques complètes*, dont paraît aujourd'hui le premier des trois volumes prévus, avec ses choix et options propres, est une manière d'événement (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1 248 p., 50 €, avec notamment *Armanche*, *Vanina Vanini* et *Le Rouge et le Noir*). Car si Stendhal, comme le rappelle Philippe Berthier – qui dirige cette entreprise avec Yves Ansel – dans sa pertinente et savoureuse introduction, vivait « avec la littérature (plutôt que de littérature, ou en littérature) », la masse des travaux et des commentaires a modifié notre regard. Elle a aussi singulièrement compliqué ce que le même Philippe Berthier, qui a accepté de répondre à nos questions, nomme le « commerce détendu avec la chose littéraire ».

Par rapport à celle d'Henri Martineau, qu'apporte votre édition ?

La nouvelle édition donne une quinzaine de textes (ébauches, fragments) que Martineau n'avait pas retenus. Elle intègre évidemment l'apport considérable de la recherche, ainsi que les lectures proposées par les nouvelles tendances de la critique dans la seconde moitié du

XX<sup>e</sup> siècle. Surtout, pour la première fois, il s'agit d'une édition chronologique, selon la date de composition : les grands inachevés (*Lucien Leuwen*, *Lamie*) sont ainsi resitués dans leur contexte ; les *Chroniques italiennes*, que Stendhal n'a jamais réunies de son vivant sous ce titre, sont arrachées à l'arbitraire des éditeurs successifs et publiées selon le seul critère indiscutable : à leur place dans le temps. Ce parti a évidemment l'inconvénient de faire disparaître un recueil existant dans l'imaginaire collectif ; mais il est honnête et présente l'avantage de faire prendre conscience du fait, passablement occulté, que Stendhal a été un « novelliste » endurant.

Stendhal s'intéressait-il à ces questions de genre et de définitions ?

Dans les années 1830, la nouvelle a connu une floraison exceptionnelle (Balzac, Mérimée, Janin...), à laquelle Stendhal a activement participé. La motivation pécuniaire a joué : des revues récemment fondées offraient un cadre idéal pour le genre narratif bref, et payaient bien. Mais il ne s'agit pas seulement, pour Stendhal, d'une conjoncture lucrative. A partir du moment – tardif – où il a pris conscience du fait que sa vocation n'était pas le théâtre mais le roman, et que, comme le lui avaient dit les plus clairvoyants de ses amis, son talent était avant tout un talent de conteur, il a cultivé la nouvelle, qui répondait bien à deux de ses goûts fondateurs : celui de la concision et celui de l'anecdote. Il n'a pas « théorisé » le genre par rapport à celui du roman, mais il l'a pratiqué avec une sûreté, un sens de ses moyens et de ses fins tout à fait remarquables.

Quels problèmes spécifiques pose l'établissement des textes de Stendhal ?

Contrairement à Flaubert, Stendhal ne s'intéressait pas à « l'aventure de la phrase » dans ses manuscrits qu'il détruisait après impression. Nous n'avons donc en manuscrits que les textes non publiés, dont trois majeurs : son autobiographie, *Vie de Henry Brulard* ; un roman capital, *Lucien Leuwen* ; une tentative romanesque d'une dérangeante modernité, *Lamie*. Ces manuscrits, surtout les deux derniers, sont extrêmement difficiles et complexes : à la graphie parfois indéchiffrable s'ajoute le maquis des ajouts, des suppressions, des plans successifs et contradictoires ; c'est le contraire même de la coulée heureuse et triomphale de *La Chartreuse de Parme*, dictée en cinquante-trois jours. Stendhal tâtonne

et fini par s'enrayer. Seule une édition « diplomatique » pourrait restituer le manuscrit dans ses strates et ses bourgeoennements. Il appartient à l'éditeur, même si c'est un peu « mission impossible », de coller au plus près possible du mouvement génétique, ou, au moins, d'en donner au lecteur l'idée la plus précise, sans le « lisser » artificiellement.

Quelle est la singularité de Stendhal dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle ?

Stendhal n'a appartenu à aucune école, pas même à celle du « réalisme », dont il passe pour le père putatif, avec Balzac et même avant lui. Comme Valéry, éminent beyliste, Stendhal a toujours été convaincu qu'« il n'y a que les moules qui adhèrent ». Il a rompu des lances en faveur du jeune romantisme, dénonçant l'usure du classicisme (peut-on encore vibrer à Racine quand on a

connu la Bérésina ?), mais il n'a sympathisé avec aucun des grands romantiques, du moins en France (il a aimé Byron et Scott). Sa définition du roman comme un miroir promené le long de la route ne trouva sa pleine fécondité qu'après lui. En fait, ses contemporains l'envisageaient comme un esprit brillant, un connaisseur d'Italie, de peinture et de musique, mais nullement comme un écrivain de premier plan. L'article de Balzac, qui l'adoube tel, est très isolé. Stendhal en avait pris son parti, programmant même sa survie : le tirage de la loterie de la gloire aurait lieu pour lui en 1880, en 1930, etc. Ce délai est la rançon d'une singularité à la fois naturelle et cultivée, qui fait le pari d'attirer, avec le temps, des frères inconnus, dont on sait qu'ils ne seront jamais la masse.

En ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, où en est-on du stendhalisme ?

Stendhal est devenu gibier académique : la recherche est active, et attire une génération de jeunes tout à fait remarquable. Stendhal semble moins présent chez les écrivains et chez les politiques : Mitterrand aimait Stendhal au point de venir incognito assister à un colloque sur lui. Imagine-t-on la même chose aujourd'hui ? La période que nous traversons est bien peu stendhalienne : si, comme beaucoup semblent le penser, c'est Michel Houellebecq l'auteur emblématique de notre temps, Stendhal devra attendre des jours moins glorieux.

Propos recueillis par P. K.

★ Signalons également l'étude que Georges Kliebenstein vient de consacrer à *Armanche*, le premier roman de Stendhal, *Enquête en Armanche* (éd. Ellug, université Stendhal, Grenoble, 254 p., 22 €).

### « Nos » Grecs ?

Suite de la première page

On se souvient de son décapant *Comparer l'incomparable* (2000). Les Grecs et nous est de la même veine. Même impeccable érudition, même alacrité contagieuse enrôlant le lecteur-randonneur sur des pistes à peine visibles que le guide sait rendre spectaculaires, voire vertigineuses.

S'il disqualifie les certitudes d'une histoire officielle, « enquête » héroïque, la philologue croise le choix du Japon ancien et la récente « invention » d'un Kanaké autochtone dans la conscience mélanésienne, s'interrogeant aussi sur la récep-

tion de ces traditions, moins sûrement béate qu'on ne le croit. Nul ne s'étonnera que Détienne fasse le point sur les « Maîtres de Vérité », pont entre pensées mythiques et rationnelle, dont il a entrepris l'étude il y a quarante ans, comme sur la matrice politique de l'idéal grec, désir d'assemblée, de champ public et d'équilibre, sinon d'équité – des marins « libres » de Pise au XI<sup>e</sup> siècle aux frères cosaques.

Mais le plus vif de l'essai reprend la charge contre les historiens, champions du « national », telle qu'il la lançait dans son radical *Comment être autochtone* (2003). Acteur clé de l'appropriation des Grecs, l'historien, dont l'invention de l'écrit déli-

mite le champ d'étude, pouvait seul écarter de l'idéal « civilisé », ces peuples sans écriture, primitifs ou sauvages dans le discours savant jusqu'à Lévi-Strauss. Pire, aujourd'hui, dans la ligne barrésienne (« Pour faire une nation il faut un cimetière et un enseignement d'histoire ») que reprit le dernier Braudel, Détienne s'inquiète du succès rencontré par le « mystère de l'identité nationale » qu'évoquait René Rémon, recevant sous la Coupole Pierre Nora, le père des *Lieux de mémoire*. Osant le concept de « mythidéologie », Détienne incite moins à redécouvrir les Grecs qu'à dénoncer une capture d'héritage qui enferme la pensée.

Philippe-Jean Catinchi